



Emma Florence Harrison

La Jeune Fille et la Mort, vers 1910

Illustration pour le poème de Christina Rossetti, *The Ghost's Petition*

Dans Folioplus classiques, le texte intégral, enrichi d'une lecture d'image, écho pictural de l'œuvre, est suivi de sa mise en perspective organisée en six points :

Vie littéraire > Du roman gothique au roman fantastique

L'écrivain à sa table de travail > L'écriture du renversement

Groupement de textes thématique > Tous ces fantômes qui nous font peur !

Groupement de textes stylistique > Le portrait effrayant

Chronologie > Oscar Wilde et son temps

Fiche > Des pistes pour rendre compte de sa lecture

Recommandé pour les classes de collèges



9 782070 315123



ISBN 2-07-031512-6 A31512

F3

**folioplus
classiques**

**folioplus
classiques**

22

Oscar Wilde Le Fantôme de Canterville

Oscar Wilde

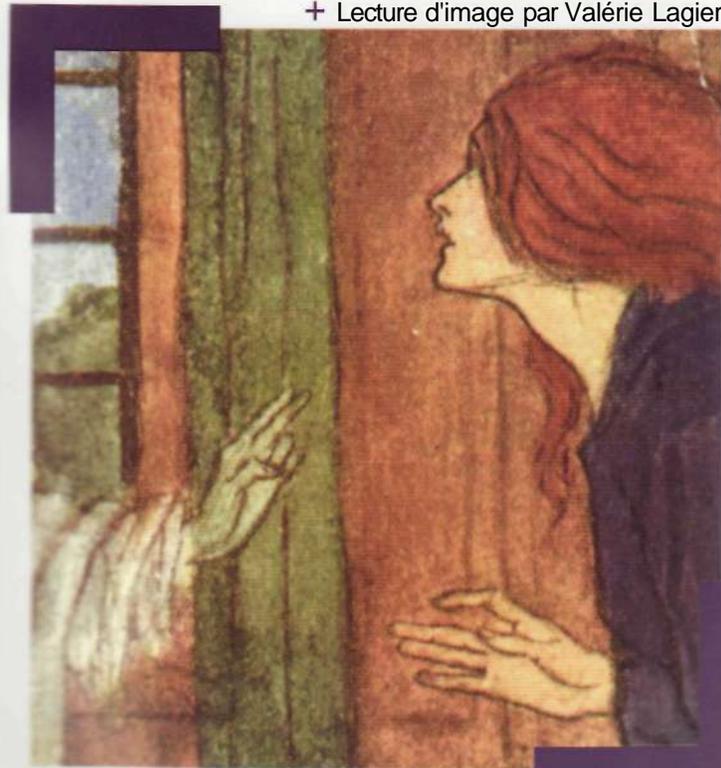
Oscar Wilde

Le Fantôme de Canterville

Texte intégral

+ dossier

+ Lecture d'image par Valérie Lagier



**folioplus
classiques**

Ce livre vous est proposé par Tàri & Lenwë

A propos de nos e-books :

- ✓ Nos e-books sont imprimables en double-page A4, en conservant donc la mise en page du livre original. L'impression d'extraits est bien évidemment tout aussi possible.
- ✓ Nos e-books sont en mode texte, c'est-à-dire que vous pouvez lancer des recherches de mots à partir de l'outil intégré d'Acrobat Reader, ou même de logiciels spécifiques comme Copernic Desktop Search et Google Desktop Search par exemple. Après quelques réglages, vous pourrez même lancer des recherches dans tous les e-books simultanément !
- ✓ Nos e-books sont vierges de toutes limitations, ils sont donc reportables sur d'autres plateformes compatibles Adobe Acrobat sans aucune contrainte.

Comment trouver plus d'e-books ?

- ✓ Pour consulter nos dernières releases, il suffit de taper « tarilenwe » dans l'onglet de recherche de votre client eMule.
- ✓ Les mots clé «ebook», «ebook fr» et «ebook français» par exemple vous donneront de nombreux résultats.
- ✓ Vous pouvez aussi vous rendre sur les sites <http://mozambook.free.fr/> (Gratuits) et <http://www.ebookslib.com/> (Gratuits et payants)

Ayez la Mule attitude !

- ✓ Gardez en partage les livres rares un moment, pour que d'autres aient la même chance que vous et puissent trouver ce qu'ils cherchent !
- ✓ De la même façon, évitez au maximum de renommer les fichiers !
Laisser le nom du releaser permet aux autres de retrouver le livre plus rapidement
- ✓ Pensez à mettre en partage les dossiers spécifiques où vous rangez vos livres.
- ✓ Les écrivains sont comme vous et nous, ils vivent de leur travail. Si au hasard d'un téléchargement vous trouvez un livre qui vous a fait vivre quelque chose, récompensez son auteur ! Offrez le vous, ou offrez le tout court !
- ✓ Une question, brimade ou idée ? Il vous suffit de nous écrire à Tarilenwe@Yahoo.it . Nous ferons du mieux pour vous répondre rapidement !

**En vous souhaitant une très bonne lecture,
Tàri & Lenwë**

Oscar Wilde

Le Fantôme de Canterville

Traduit de l'anglais par Henri Robillot

Dossier réalisé par
Magali Wiener

Lecture d'image par
Valérie Lagier

folioplus
classiques

Sommaire

Agrégée de lettres classiques, **Magali Wiener** est née en 1973 et enseigne au collège. Passionnée par l'écriture sous toutes ses formes, elle s'intéresse de près au théâtre. Chez Gallimard, elle a publié une lecture accompagnée d'*Escadrille 80* de Roald Dahl (collection «La bibliothèque Gallimard »).

Conservateur au musée de Grenoble puis au musée des beaux-arts de Rennes, **Valérie Lagier** a organisé de nombreuses expositions d'art moderne et contemporain. Elle a créé, à Rennes, un service éducatif très innovant, et assuré de nombreuses formations d'histoire de l'art pour les enseignants et les étudiants. Elle est l'auteur de plusieurs publications scientifiques et pédagogiques. Elle est actuellement adjointe à la directrice des Études de l'Institut national du Patrimoine à Paris.

Couverture: Emma Florence Harrison, *La Jeune Fille et la Mort*. Illustration pour le poème de Christina Rossetti, *The Ghost's Pétition*.

Le Fantôme de Canterville

Chapitre 1	7
Chapitre 2	14
Chapitre 3	19
Chapitre 4	28
Chapitre 5	35
Chapitre 6	42
Chapitre 7	48

Dossier

Du tableau au texte

Analyse de <i>La Jeune Fille et la Mort</i> d'Emma Florence Harrison, vers 1910	57
---	----

Le texte en perspective

Vie littéraire: <i>Du roman gothique au roman fantastique</i>	69
L'écrivain à sa table de travail : <i>L'écriture du renversement</i>	76
Groupement de textes thématique: <i>Tous ces fantômes qui nous font peur!</i>	85
Groupement de textes stylistique: <i>Le portrait effrayant</i>	97
Chronologie : <i>Oscar Wilde et son temps</i>	109
<i>Éléments pour une fiche de lecture</i>	118

Le *Fantôme de Canterville*

Lorsque M. Hiram B. Otis, le ministre américain, acheta Canterville Chase, tout le monde lui dit qu'il commettait une folie car il ne faisait aucun doute que les lieux étaient hantés. En vérité, lord Canterville lui-même, homme pointilleux à l'excès sur les questions d'honneur, avait jugé de son devoir de mentionner le fait à M. Otis quand ils en étaient venus à discuter des conditions de vente.

— Nous avons préféré ne pas y habiter nous-mêmes, dit lord Canterville, depuis que ma grand-tante, la duchesse douairière de Bolton, a été prise d'une peur panique dont elle ne s'est jamais vraiment remise en voyant apparaître sur ses épaules deux mains de squelette pendant qu'elle s'habillait pour dîner et il est de mon devoir de vous dire, M. Otis, que le fantôme a été vu par plusieurs membres vivants de ma famille, aussi bien que par le recteur de la paroisse, le révérend Augustus Dampier, diplômé de King's Collège à Cambridge. Après ce malheureux accident survenu à la duchesse, aucun de nos jeunes domestiques n'a voulu rester avec nous, et lady Canterville a souvent bien peu dormi la nuit en raison des

bruits mystérieux qui venaient des couloirs et de la bibliothèque.

— Milord, répondit le ministre, je prendrai le mobilier et le fantôme selon évaluation. Je viens d'un pays moderne où nous avons tout ce que l'argent peut acheter; et avec tous nos fringants jeunes gens qui viennent faire les quatre cents coups dans le Vieux Monde et qui enlèvent vos meilleures actrices et prima donna, je suppose que, s'il existait un fantôme en Europe, nous l'annexerions à bref délai pour le montrer au public dans un de nos musées ou dans les foires.

— Je crains que le fantôme n'existe, dit lord Canterville en souriant. Encore qu'il ait peut-être résisté aux propositions de vos entrepreneurs imprésarios. Il est bien connu depuis trois siècles, depuis 1584 pour être précis, et il apparaît toujours avant la mort de chaque membre de notre famille.

— Ma foi, on peut en dire autant du médecin de famille, lord Canterville, mais les fantômes n'existent pas, non, monsieur; et je doute que les lois de la nature soient mises en échec en faveur de l'aristocratie britannique.

— Vous êtes certainement très naturels en Amérique, répondit lord Canterville qui n'avait pas bien compris la dernière observation de M. Otis, et si la présence d'un fantôme dans la maison ne vous dérange pas, tant mieux. Seulement, souvenez-vous que je vous ai prévenu.

Quelques semaines plus tard, l'acquisition de la maison était chose faite et, à la fin de la saison, le ministre et sa famille vinrent s'installer à Canterville Chase.

Mme Otis qui, sous le nom de miss Lucretia R. Tappan, de la 53^e rue Ouest, avait été une des beautés célèbres de New York, était maintenant une superbe femme entre deux âges avec de beaux yeux verts et un profil parfait. En quittant leur pays natal, bien des Américaines adoptent un air de santé chancelante avec l'impression que c'est une forme de raffinement européen, mais Mme Otis n'avait jamais cru à cette fable. Elle jouissait d'une admirable constitution et d'une sorte de vitalité animale exceptionnelle. En fait, à bien des égards, elle était tout à fait anglaise et offrait un parfait exemple du fait que, de nos jours, nous avons tout en commun avec l'Amérique, hormis, bien entendu, le langage. Son fils aîné, baptisé Washington par ses parents dans un moment de patriotisme qu'il n'avait jamais cessé de regretter, était un jeune homme blond, plutôt joli garçon, qui s'était qualifié pour la diplomatie en conduisant le cotillon au casino de Newport pendant trois saisons consécutives et qui, même à Londres, avait la réputation d'un excellent danseur. Les gardénias et les aristocrates étaient sa seule faiblesse. Pour le reste, il était extrêmement sensé. Miss Virginia E. Otis était une petite demoiselle de quinze ans, svelte et ravissante comme une biche avec de grands yeux bleus où se lisait un fort penchant pour la liberté. C'était une merveilleuse amazone et elle avait un jour défié le vieux lord Bilton à la course sur son poney. Après deux tours de parc, elle avait gagné d'une longueur et demie juste devant la statue d'Achille aux suprêmes délices du jeune duc de Cheshire qui lui avait demandé sa main sur-le-champ et avait été renvoyé par ses tuteurs le

soir même à Eton dans un déluge de larmes. Après Virginia, venaient les jumeaux, généralement appelés Stars and Stripes en raison des corrections répétées qu'ils ne cessaient de recevoir. C'étaient des garçons délicieux et, mis à part l'estimable ministre, les seuls vrais républicains de la famille.

Canterville Chase étant situé à dix kilomètres environ d'Ascot, la plus proche station de chemin de fer, M. Otis avait télégraphié pour qu'une voiture vînt les chercher et ils prirent la route de la meilleure humeur. C'était par une très belle journée de juillet et l'air était embaumé de la senteur délicate des bois de pins. De temps en temps, ils entendaient un pigeon ramier roucouler doucement ou entrevoyaient dans les fougères bruissantes le poitrail cuivré d'un faisán. De petits écureuils les regardaient passer, perchés sur les branches des hêtres, et les lapins détaillaient dans les taillis et par-dessus les tertres moussus, leurs courtes queues blanches dressées en l'air. Alors qu'ils s'engageaient dans l'allée d'accès de Canterville Chase, le ciel se chargea soudain de nuages; un calme étrange parut se répandre dans l'atmosphère, un grand vol de corneilles fila au-dessus de leurs têtes et, avant qu'ils eussent atteint la maison, quelques grosses gouttes de pluie se mirent à tomber.

Debout sur les marches pour les recevoir se tenait une vieille femme, vêtue de manière stricte de soie noire avec une coiffe et un tablier blancs. C'était Mme Umney, la gouvernante que Mme Otis avait consenti à maintenir dans sa position antérieure à la demande expresse de lady Canterville. Comme ils *descendaient de voiture, elle leur fit à chacun une*

révérence profonde et, d'une voix affable, déclara à l'ancienne mode :

— Je vous souhaite la bienvenue à Canterville Chase.

À sa suite, ils traversèrent le magnifique hall Tudor et entrèrent dans la bibliothèque, une longue pièce basse lambrissée de chêne sombre à l'extrémité de laquelle s'encadrait une large fenêtre garnie de vitraux... Là, ils trouvèrent le thé préparé à leur intention et, après avoir ôté leur manteau, ils s'assirent et se mirent à regarder tout autour d'eux pendant que Mme Umney les servait.

Soudain, Mme Otis aperçut une tache rougeâtre sur le parquet et, sans la moindre idée de ce qu'elle pouvait signifier, elle dit à Mme Umney :

— Je crains qu'on n'ait renversé quelque chose par terre.

— Oui, madame, répondit la vieille servante à voix basse. Le sang a été répandu à cet endroit.

— Quelle horreur! s'écria Mme Otis. Une tache de sang dans un salon. C'est inadmissible. Il faut la nettoyer tout de suite.

La vieille femme sourit et répondit de la même voix confidentielle :

— C'est le sang de lady Eleanore de Canterville qui a été assassinée ici même par son mari, sir Simon de Canterville, en 1575. Sir Simon lui a survécu neuf ans et il a disparu dans des circonstances très mystérieuses. Son corps n'a jamais été retrouvé mais son esprit coupable continue à hanter le manoir. La tache de sang a été très admirée par des *touristes et plusieurs autres visiteurs, et elle est ineffaçable.*

— Tout ça ne tient pas debout! s'exclama Washington Otis. Le Détaché et le Superdéterf Pinkerton la feront disparaître en un clin d'oeil.

Et, avant que la gouvernante terrifiée ait pu intervenir, il se laissa tomber à genoux et se mit à frotter le sol avec une sorte de bâtonnet qui ressemblait à un fard noir. Quelques instants plus tard, toute trace de la tache de sang s'était effacée.

— Je savais bien que Pinkerton ferait l'affaire, s'exclama-t-il, triomphant, tourné vers les membres de sa famille admiratifs, mais à peine avait-il prononcé ces mots qu'un violent éclair illuminait la pièce tandis qu'un fracas de tonnerre les faisait se dresser tous d'un bond et que Mme Umney s'évanouissait.

— Quel climat impossible! dit le ministre américain d'un ton calme tout en allumant un long cigare de Manille. J'ai l'impression que ce vieux pays est tellement surpeuplé qu'il est incapable de fournir un temps convenable à tout le monde. D'ailleurs, j'ai toujours pensé que la seule solution pour l'Angleterre, c'était l'émigration.

— Mon cher Hiram, s'écria Mme Otis, qu'allons-nous faire d'une femme qui tombe en pâmoison ?

— Opérer une retenue sur ses gages, répondit le ministre. Ensuite, elle n'y tombera plus.

Et, en effet, quelques instants plus tard, Mme Umney revint à elle. Elle n'en était pas moins extrêmement perturbée et elle avertit avec gravité M. Otis qu'il devait se méfier des malheurs éventuels qui pourraient s'abattre sur la maison.

— J'ai vu certaines choses de mes propres yeux, monsieur, dit-elle, des choses qui feraient dresser les

cheveux sur la tête de n'importe quel chrétien. Et pendant bien des nuits, je n'ai pas pu dormir à cause des événements terribles qui ont eu lieu ici.

Cependant, M. Otis et sa femme assurèrent avec conviction à cette âme pure qu'ils n'avaient pas peur des fantômes et, après avoir invoqué l'intercession de la Providence en faveur de ses nouveaux maîtres et négocié une augmentation de salaire, la vieille gouvernante repartit à petits pas vers sa chambre.

L'orage se déchaîna toute la nuit, mais il n'arriva rien de particulier. Le lendemain matin toutefois, quand ils descendirent prendre leur petit déjeuner, la terrible tache de sang était revenue sur le sol.

— Ça ne peut pas être la faute du Superdéterf, dit Washington, car je l'ai essayé sur tout. Ça doit être le fantôme.

En conséquence, il effaça une seconde fois la tache, mais le matin suivant elle était réapparue, et il en fut de même le troisième jour; pourtant M. Otis en personne avait fermé à double tour la porte de la bibliothèque et était monté se coucher en emportant la clef.

La famille au complet était maintenant très intéressée par cette énigme. M. Otis commença à se demander s'il n'avait pas été trop dogmatique dans sa façon de nier l'existence des fantômes. Mme Otis émit l'intention de s'inscrire à la Société de psychisme, et Washington élaborait une longue lettre destinée à MM. Myers et Podmore sur la question de la persistance des Taches Sanglantes ressortissant aux crimes. Cette nuit-là, les doutes concernant l'existence objective des apparitions furent balayés à jamais.

La journée avait été chaude et ensoleillée et, dans la fraîcheur du soir, toute la famille était sortie se promener en voiture. Ils ne rentrèrent pas avant neuf heures du soir et prirent un souper léger. Il ne fut pas un instant question de fantôme au cours du repas, si bien que ces conditions premières de réceptivité qui précèdent souvent la manifestation de phénomènes psychiques n'intervinrent pas. Les sujets débattus — ainsi que je l'ai appris depuis par la bouche de Mme Otis — se limitèrent à ceux qui constituent la conversation courante d'Américains cultivés de la classe la plus élevée, tels que l'immense supériorité de miss Fanny Davenport sur Sarah Bernhardt comme actrice, la difficulté d'obtenir des épis de maïs vert, des galettes de sarrasin et de la purée de maïs, même dans les meilleures maisons anglaises; l'importance de Boston dans le développement de la spiritualité mondiale; les avantages du système d'enregistrement des bagages dans les voyages en chemin de fer, et la douceur de l'accent new-yorkais comparé au ton traînant des Londoniens. Aucune allusion ne fut faite au surnaturel ni à sir Simon de Canterville. À onze heures, la famille se retira et, une demi-heure après, toutes les lumières étaient éteintes. Quelque temps plus tard, M. Otis fut réveillé par un bruit curieux dans le couloir à hauteur de sa chambre. On eût dit un tintement de métal qui semblait se rapprocher peu à peu. M. Otis se leva aussitôt, gratta une allumette et consulta sa montre. Il était exactement une heure. M. Otis était très calme; il prit son pouls qui n'avait rien de fébrile. Les sons étranges se prolongeaient et, s'y ajoutant, M. Otis

perçut distinctement un bruit de pas. Il chaussa ses pantoufles, sortit une petite fiole oblongue de sa valise et ouvrit la porte. Juste devant lui, dans un pâle rayon de lune, se tenait un vieil homme d'aspect terrible. Ses yeux étaient aussi rouges que des charbons ardents. Ses longs cheveux lui tombaient sur les épaules en mèches entremêlées. Ses vêtements de coupe antique étaient souillés et déchirés ; à ses poignets et ses chevilles pendaient de pesants fers mangés de rouille.

— Cher monsieur, dit M. Otis, je vous prie instamment de huiler vos chaînes; je vous ai apporté dans ce but une petite bouteille de lubrifiant indien. On le dit d'une parfaite efficacité après une seule application et l'emballage comporte plusieurs témoignages en ce sens dus à quelques-uns de nos plus éminents ecclésiastiques. Je vais vous le laisser ici à côté des quinquets et je serai heureux de vous en fournir un peu plus si vous en avez besoin.

Sur ces mots, le ministre des États-Unis posa le flacon sur une console de marbre et, refermant la porte, regagna son lit.

Un instant, le fantôme de Canterville resta immobile, figé par l'indignation; puis, projetant avec violence la bouteille sur le parquet luisant, il s'élança le long du couloir en poussant des grognements caverneux et en émettant une affreuse lumière verdâtre. Cependant, comme il parvenait au sommet du grand escalier de chêne, une porte s'ouvrit à la volée, deux petites silhouettes drapées de blanc apparurent et un énorme oreiller lui frôla la tête. Il n'y avait de toute évidence pas une seconde à perdre, aussi, optant,

dans le but de s'éclipser, pour la quatrième dimension de l'espace, il s'évanouit à travers les boiseries et le calme revint dans la maison.

Comme il atteignait une petite chambre secrète dans l'aile gauche, il s'appuya contre un rayon de lune pour reprendre son souffle et tenta de faire le point sur sa situation. Jamais, au cours d'une brillante carrière ininterrompue de trois cents ans, il n'avait été aussi grossièrement insulté. Il songea à la duchesse douairière qu'il avait tant effrayée en apparaissant dans le miroir où elle se regardait avec ses dentelles et ses diamants ; aux quatre caméristes prises d'hystérie lorsqu'il se contentait de leur grimacer un sourire à travers les rideaux d'une des chambres d'amis ; au recteur de la paroisse dont il avait soufflé la chandelle tandis qu'il rentrait très tard une nuit de la bibliothèque et qui depuis, ravagé de tics nerveux, était resté le patient de sir William Gui! ; à la vieille Mme de Trémouillac qui, réveillée de bonne heure un matin, avait vu un squelette assis dans un fauteuil près du feu, plongé dans la lecture de son journal intime, et avait été condamnée à garder le lit durant six semaines en proie à une fièvre cérébrale et s'était, une fois remise, réconciliée avec l'Église et avait rompu tous rapports avec le scandaleux et mécréant M. de Voltaire. Il se souvint de la terrible nuit où le pervers lord Canterville avait été trouvé suffoquant dans son cabinet de toilette avec un valet de carreau coincé en travers de la gorge et avait avoué juste avant de mourir qu'il avait triché au jeu à l'aide de cette carte et extorqué chez Crockford cinquante mille livres à Charles James Fox et juré ensuite que le

fantôme l'avait forcé à l'avaloir. Tous ces hauts faits lui revenaient en mémoire, depuis le maître d'hôtel qui s'était tué d'un coup de pistolet dans l'office parce qu'il avait vu une main verte taper à la vitre, jusqu'à la belle lad/ Stutfield qui était toujours obligée de porter un tour de cou en velours noir pour cacher la brûlure laissée par cinq doigts sur sa gorge blanche, et qui avait fini par se noyer dans l'étang aux carpes à l'extrémité de l'Allée Royale. Avec l'égotisme enthousiaste propre aux vrais artistes, il passa en revue ses coups d'éclat les plus réussis et sourit amèrement au souvenir de sa dernière apparition dans le rôle de «Ruben le Rouge ou le Nourrisson étranglé», de ses débuts comme «Gédéon l'Émacié, le suceur de sang de Bexley Moor», et la *furor* qu'il avait déclenchée par un beau soir de juin en jouant aux quilles avec ses propres os sur un court de tennis. Et, après tout cela, de misérables Américains modernes allaient se permettre de lui offrir du lubrifiant indien et de lui lancer des oreillers à la tête. C'était proprement intolérable. D'ailleurs, jamais aucun fantôme n'avait été traité de cette manière dans l'histoire. En conséquence, il résolut de se venger et resta jusqu'au jour immobile, plongé dans une profonde méditation.

Le lendemain matin, quand les membres de la famille Otis se retrouvèrent réunis pour le petit déjeuner, ils discutèrent longuement du fantôme. Le ministre des États-Unis était naturellement un peu dépité en constatant que son cadeau avait été dédaigné.

— Je ne souhaite causer aucun mal à ce fantôme, déclara-t-il, et je dois dire que depuis le temps qu'il hante la maison, je pense qu'il n'est guère poli de lui lancer des oreillers.

Remarque très juste qui, j'ai le regret de le dire, déclencha une crise d'hilarité chez les jumeaux.

— D'autre part, continua-t-il, s'il refuse vraiment de se servir de lubrifiant indien, il faudra que nous lui enlevions ses chaînes. Il est tout à fait impossible de dormir avec ce raffut dans les couloirs.

Rien toutefois ne vint les troubler durant le reste de la semaine; le seul détail qui attira leur attention fut la réapparition continue de la tache de sang sur le parquet de la bibliothèque. Ce phénomène était à coup sûr singulier puisque la porte était toujours fermée la nuit par M. Otis et les fenêtres soigneusement

closes. Par ailleurs, la couleur de la tache de sang, qui changeait aussi souvent que celle d'un caméléon, suscitait des commentaires. Certains matins elle était terne, presque brunâtre, puis elle passait au vermillon, puis à une riche nuance pourpre et, une fois, alors qu'ils descendaient pour dire les prières familiales selon les rites simples de la libre Église réformée épiscopaliennne américaine, ils la trouvèrent d'un vert émeraude éclatant. Ces changements kaléidoscopiques amusaient toute la famille et les paris étaient ouverts chaque soir à ce sujet. La seule personne qui n'entrait pas dans le jeu était la petite Virginia qui, pour quelque raison inexplicquée, était toujours perturbée à la vue de la tache de sang et qui, le matin où elle vira au vert émeraude, faillit fondre en larmes.

La seconde apparition du fantôme eut lieu un dimanche soir. Peu après être allés se coucher, les Otis furent subitement mis en alerte par un terrible fracas dans le hall. Ils se précipitèrent au bas des marches et constatèrent qu'une énorme armure ancienne s'était détachée de son socle pour s'éparpiller sur les dalles de pierre tandis que le fantôme de Canterville, assis dans un fauteuil à haut dossier droit, se frictionnait les genoux avec une expression de douleur aiguë sur les traits. Les jumeaux, qui s'étaient munis de leurs sabbanes, tirèrent immédiatement deux boulettes sur lui avec cette précision qui ne peut être atteinte que grâce à une pratique assidue et prolongée sur la personne d'un maître d'école, tandis que le ministre des États-Unis, son revolver braqué sur l'intrus, lui intimait selon l'étiquette californienne l'ordre de lever les bras.

Le fantôme se dressa avec un cri de rage aigu, il se précipita sur eux et les traversa comme un lambeau de brume, éteignant au passage la bougie de Washington Otis et les plongeant ainsi dans une obscurité totale.

Parvenu au sommet de l'escalier, il se ressaisit et résolut de recourir à son célèbre éclat de rire satanique. Plus d'une fois, ce procédé lui avait été fort utile. C'était lui qui, disait-on, avait fait virer au gris en une seule nuit la perruque de lord Raker et qui avait certainement décidé trois des gouvernantes françaises de lady Canterville à plier bagages bien avant la fin du mois. Il émit donc son ricanement le plus atroce jusqu'à ce qu'il résonnât et se répercutât contre l'antique voûte de plafond, mais à peine le terrifiant écho s'était-il éteint qu'une porte s'ouvrait et que Mme Otis surgissait, vêtue d'une robe de chambre bleu pâle.

— Je crains que vous ne soyez bien mal en point, dit-elle. Voici donc un flacon de l'élixir du Dr Dabell. S'il s'agit d'une indigestion, ce remède vous fera le plus grand bien.

Le fantôme, furieux, la foudroya du regard et prit aussitôt ses dispositions pour se transformer en un énorme chien noir, opération pour laquelle il était justement renommé et que le médecin de famille avait toujours jugée responsable de l'état d'idiotie permanent de l'oncle de lord Canterville, l'honorable Thomas Horton. Un bruit de pas qui se rapprochait le fit toutefois hésiter et il se contenta de devenir légèrement phosphorescent pour disparaître avec un grognement sépulcral à l'instant où les jumeaux le rejoignaient.

Une fois dans sa chambre, il sombra dans le marasme et devint la proie d'une violente agitation. La vulgarité des jumeaux, le matérialisme grossier de Mme Otis étaient, bien entendu, odieux, mais ce qui le démoralisait le plus, c'était sa totale inaptitude à revêtir la cotte de mailles. Il avait espéré que même des Américains modernes vibreraient à la vue d'un spectre en armure, ne fût-ce, à défaut de motif plus sensé, que par respect pour leur poète national, Longfellow, dont la poésie gracieuse et élégante lui avait allégé bien des heures de dépression pendant les séjours des Canterville à Londres. D'autant que c'était sa propre armure. Il l'avait glorieusement portée au tournoi de Kenilworth et elle lui avait valu les plus vifs compliments de la Reine Vierge en personne. Et pourtant, quand il avait essayé de l'endosser, il avait été complètement écrasé par le poids de la cotte d'armes et du bassinot et il était tombé lourdement sur le dallage de pierre, s'écorchant les genoux et s'éraflant les jointures de la main droite.

Durant plusieurs jours après cette mésaventure, gravement malade, il ne sortit guère de son refuge, sinon pour assurer le bon entretien de la tache de sang. Cependant, à force de se prodiguer à lui-même des soins attentifs, il se rétablit et résolut de faire une troisième tentative pour effrayer le ministre des États-Unis et toute sa famille. Il choisit le vendredi 17 août pour apparaître et passa la plus grande partie de la journée à inspecter sa garde-robe. Finalement, il opta pour un vaste chapeau de feutre aux larges bords rabattus orné d'une plume rouge, un linceul plissé aux poignets et au col et une dague rouillée.

Vers le soir un violent orage éclata accompagné de trombes d'eau; le vent soufflait avec une telle violence que toutes les portes et les fenêtres de la vieille demeure grinçaient et battaient à qui mieux mieux. En fait, c'était exactement le temps que le fantôme préférait. Son plan d'action était le suivant: il allait pénétrer sans bruit dans la chambre de Washington Otis, l'abreuver d'invectives incompréhensibles et le poignarder trois fois à la gorge au son d'une musique lente. Il gardait une dent particulière contre Washington, n'ignorant pas que c'était lui qui effaçait chaque jour la tache de sang avec le Superdétersif Pinkerton. Après avoir plongé ce godelureau sans cervelle dans un état de terreur abjecte, il se rendrait dans la chambre occupée par le ministre des États-Unis et sa femme et poserait une main glaciale et visqueuse sur le front de Mme Otis, tout en chuchotant d'une voix sifflante à l'oreille de son mari les terribles secrets du caveau de famille. Vis-à-vis de la petite Virginia, il n'avait pas encore arrêté de décision. Jamais elle ne l'avait insulté et elle était jolie et gentille. Quelques gémissements lugubres du fond de l'armoire, se dit-il, seraient plus que suffisants pour la réveiller, sinon il pourrait tirailler sur son édreton à petits coups saccadés. Quant aux jumeaux, il était bien résolu à leur donner une leçon. La première chose à faire était de s'asseoir sur leur poitrine pour leur faire éprouver une sensation d'étouffement cauchemardesque. Ensuite, comme leurs lits étaient tout proches l'un de l'autre, de se tenir entre eux sous la forme d'un cadavre vert et glacé jusqu'à ce qu'ils soient paralysés de peur, enfin de rejeter son linceul

et tourner lentement autour de la pièce avec ses os blanchis et un œil roulant au creux de l'orbite dans le rôle de «Daniel le Muet» ou «Le Squelette du suicidé», rôle dans lequel il avait plus d'une fois fait un effet spectaculaire et qu'il considérait comme égal à celui de «Martin le Dément» ou «Le Mystère Masqué».

À dix heures et demie, il entendit la famille qui montait se coucher. Pendant un moment, il fut dérouté par les hurlements de rires aigus des jumeaux qui, avec leur insouciance gaieté d'écoliers, batifolaient avant de se mettre au lit mais, à onze heures un quart, tout était calme et, lorsque minuit sonna, il s'élança. Le hibou se mit à voler aux carreaux, le corbeau à croasser en haut du vieil if et le vent à gémir et à se lamenter autour de la maison comme une âme perdue; mais les membres de la famille Otis dormaient, inconscients de leur destin et, très haut par-dessus la pluie et les rugissements de la tempête, le fantôme entendit les ronflements sonores du ministre des États-Unis. Il émergea sans bruit des boiseries avec un sourire mauvais sur ses lèvres cruelles et la lune se voila la face derrière un nuage comme il se glissait devant la grande fenêtre en encorbellement où étaient blasonnées en azur et or ses armes et celles de sa femme assassinée. Il continua à se faufiler comme une ombre maléfique et l'obscurité même semblait prise de répulsion à son passage. À un moment, il crut entendre un appel et s'immobilisa, mais ce n'était que l'aboïement d'un chien de la Ferme Rouge et il se remit en marche, marmonnant d'étranges blasphèmes du xvi^e siècle et brandissant de temps à autre sa dague

rouillée. Enfin, il parvint à l'angle du couloir qui menait à la chambre de l'infortuné Washington. Un instant il s'y arrêta, tandis que le vent faisait voler ses longues mèches grises autour de sa tête et tordait en plis bizarres l'horreur sans nom de son linceul funèbre. Puis la pendule sonna le quart et il jugea que le moment était venu. Avec un petit rire sarcastique, il tourna le coin. Mais à peine l'avait-il fait qu'il vacilla en arrière avec un pitoyable cri de terreur, et cacha son visage livide derrière ses longues mains osseuses. Droit devant lui se dressait un horrible spectre, immobile telle une statue, aussi hideux que le cauchemar d'un fou ! Son crâne était chauve et poli, son visage rond gras et blanc ; un rire atroce semblait s'être figé à jamais sur ses traits grimaçants. Les yeux projetaient des rayons de lumière sanglante, la bouche était un large puits de feu, et un affreux vêtement, semblable au sien, drapait de ses plis neigeux sa silhouette de Titan. Sur sa poitrine, une pancarte portait des mots écrits en caractères archaïques, quelque attestation ignominieuse, semblait-il, quelque liste de péchés atroces, quelque funeste éphéméride du crime et, dans sa main droite, il brandissait une large épée d'acier luisant.

N'ayant jamais vu de fantôme, il fut naturellement terrifié et, après un deuxième coup d'œil furtif à l'horrible question, il se sauva jusqu'à sa chambre, trébuchant dans les plis de son suaire et lâchant dans sa course sa dague dans les hautes bottes du ministre où elle fut retrouvée au matin par le maître d'hôtel. Une fois en sûreté dans son refuge, il se jeta sur son étroite paillasse et rabattit son voile blanc sur sa tête.

Au bout d'un moment toutefois, la vieille tradition de vaillance chevaleresque des Canterville reprit le dessus et il résolut d'aller trouver l'autre fantôme dès qu'il ferait jour. Ainsi, à peine les lueurs argentées de l'aube avaient-elles effleuré les collines qu'il retournait vers ce lieu où l'abominable spectre lui était apparu, tout en songeant qu'après tout, deux fantômes valaient mieux qu'un et qu'avec l'aide de son nouvel ami, il pourrait plus sûrement s'en prendre aux jumeaux. Mais, comme il atteignait l'angle du couloir, une angoissante vision frappa son regard. Il était de toute évidence arrivé quelque chose au spectre, car la lumière était totalement éteinte dans ses yeux caves, le glaive luisant lui était tombé des mains et il était adossé de guingois au mur dans une position insolite. Il se ruait en avant pour ceinturer son adversaire quand il vit la tête de celui-ci tomber et rouler par terre tandis que le corps s'affaissait, et il se retrouva cramponné à une courtine de basin blanc, avec un balai, un couperet de cuisine et un gros navet creux gisant à ses pieds. Incapable de comprendre cette singulière métamorphose, il empoigna la pancarte avec une hâte fébrile et, à la lumière grisâtre du matin, il lut ces mots :

LE FANTÔME OTIS

*Unique modèle déposé
garanti d'origine*

Méfiez-vous des contrefaçons

En un éclair, il comprit tout. Il avait été joué, trompé, dupé. Alors la vieille intrépidité des Canter-

ville brilla dans son regard ; il grinça de ses gencives édentées et, levant ses mains ridées très haut au-dessus de sa tête, il jura, selon la pittoresque phraséologie de la vieille école, que lorsque Chantecler aurait allègrement sonné du cor par deux fois, des crimes de sang seraient perpétrés et le Meurtre, à pas silencieux, se mettrait en marche.

À peine avait-il achevé ce terrible serment qu'un coq chanta sur le toit de tuiles rouges d'une ferme lointaine. Il laissa échapper un long rire étouffé chargé d'amertume et attendit. Heure après heure, il attendit, mais le coq, pour quelque raison étrange, ne rechanta pas... Enfin, à sept heures et demie, l'arrivée des femmes de chambre l'obligea à abandonner sa veille et il regagna dignement son refuge, ruminant ses espérances déçues et ses objectifs manqués. Puis il entreprit de consulter divers ouvrages de chevalerie antique, ses lectures de prédilection, et découvrit que, chaque fois qu'il avait été invoqué par serment, Chantecler avait toujours chanté une seconde fois.

— La peste étouffe cette maudite volaille, marmonna-t-il. Il fut un temps où, de mon fidèle épieu, je lui aurais transpercé le bréchet et fait chanter pour moi seul jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Sur quoi, il alla s'allonger dans son douillet cercueil de plomb et y demeura jusqu'au soir.

4

Le jour suivant, le fantôme se sentait faible et fatigué. La terrible agitation qu'il avait connue au cours des quatre dernières semaines commençait à faire son effet. Il avait les nerfs absolument à vif et sursautait au moindre bruit. Durant cinq jours, il garda la chambre et, réflexion faite, il renonça à l'entretien de la tache de sang sur le sol de la bibliothèque. Si la famille Otis n'en voulait pas, c'était donc qu'elle ne la méritait pas. De toute évidence, ces gens vivaient dans un univers basement matérialiste et étaient tout à fait incapables d'apprécier la valeur symbolique de phénomènes sensoriels. La question des apparitions fantasmagoriques et la formation des corps astraux était, bien entendu, d'une tout autre nature et elle échappait à son contrôle. Il était de son devoir absolu d'apparaître dans les couloirs une fois par semaine et d'émettre des cris inarticulés à la grande fenêtre en encorbellement, le premier et le troisième mercredi de chaque mois, et il ne voyait pas comment il aurait pu se soustraire honorablement à ses obligations. Il était vrai qu'il avait mené une vie détestable mais, d'un autre côté, en ce qui concernait le

domaine surnaturel, il était consciencieux à l'excès. Les trois samedis suivants, en conséquence, il suivit le couloir entre minuit et trois heures, prenant toutes les précautions possibles pour n'être ni vu ni entendu. Il ôtait ses souliers, marchait à pas aussi légers que possible sur les lattes vermoulues du plancher, portait une grande cape de velours noir et veillait à utiliser le lubrifiant indien pour huiler ses chaînes. Je dois avouer que ce n'est pas sans beaucoup de répugnance qu'il se contraignit à se servir de ce produit. Cependant, un soir, tandis que la famille était en train de dîner, il se faufila dans la chambre de Mme Otis et emporta la bouteille. Sur le coup, il se sentit un peu humilié mais, par la suite, il fut assez avisé pour admettre que cette invention avait beaucoup de bon et que, jusqu'à un certain point, elle servait ses desseins. Mais en dépit de tout, il ne s'en tira pas sans dommage. Constamment, il rencontrait des ficelles tendues en travers du couloir sur lesquelles il butait dans l'obscurité et, une nuit, alors qu'il s'habillait en vue d'interpréter le rôle d'« Isaac le Noir ou le Chasseur du bois d'Hogley », il avait fait une très mauvaise chute en glissant sur une planche inclinée enduite de beurre que les jumeaux avaient disposée devant l'entrée de la Salle aux Tapisseries en haut du grand escalier de chêne. Ce dernier affront l'avait mis dans une telle rage qu'il avait résolu de réaffirmer sa dignité et décidé d'aller rendre visite aux jeunes insolents etoniens la nuit suivante dans son fameux rôle de « Rupert le Téméraire ou le Comte sans tête ».

Il n'était pas apparu sous cette forme depuis plus de soixante-dix ans ; en fait, pas depuis qu'ainsi déguisé

il avait tant effrayé lady Barbara Modish qu'elle avait brusquement rompu ses fiançailles avec le grand-père de l'actuel lord Canterville et s'était enfuie à Gretna Green avec le beau Jack Castleton en déclarant que rien ne pourrait l'inciter à prendre épouse dans une famille qui permettait à un fantôme aussi horrible de se promener sur la terrasse au crépuscule. Plus tard, le pauvre Jack avait été tué en duel par lord Canterville dans le parc de Wandsworth et lady Barbara était morte de chagrin à Tunbridge Wells avant que l'année fût écoulée, si bien qu'à tous égards, on pouvait parler d'un succès complet.

C'était toutefois une «composition» très difficile à réaliser, si je puis appliquer une expression aussi scénique à l'un des plus grands mystères du monde surnaturel ou, pour avoir recours à un terme plus scientifique, le monde supranaturel, et il lui fallut trois bonnes heures pour achever ses préparatifs. Enfin, tout fut prêt et il était enchanté de son aspect. Les hautes bottes de cuir qui faisaient partie de son costume étaient un peu trop grandes pour lui et il ne put trouver qu'un seul des deux pistolets d'arçon mais, dans l'ensemble, il était satisfait et, à une heure et quart, il traversa la boiserie et commença à longer le couloir à pas comptés. Comme il atteignait la chambre occupée par les jumeaux qui, je dois le préciser, était appelée la Chambre Bleue en raison de la couleur de ses tentures, il trouva la porte entrebâillée. Désireux de faire une entrée spectaculaire, il poussa brusquement le panneau et reçut un lourd broc d'eau qui l'inonda et lui manqua l'épaule gauche d'un cheveu. Au même instant, il entendit des hurlements de rire

étouffés qui venaient des deux lits à baldaquin. La surprise lui causa un tel choc nerveux que, dans une fuite éperdue, il courut s'enfermer dans sa chambre où, le jour suivant, il se trouva cloué au lit par une grippe sévère. Du moins dans son malheur eut-il une consolation. Il avait laissé sa tête chez lui, car s'il l'avait mise sur ses épaules, les conséquences auraient pu être dramatiques pour lui.

Ayant désormais renoncé à tout espoir d'effrayer cette grossière famille d'Américains, il se contenta, pour la bonne règle, de rôder dans les couloirs avec des chaussons de lisière aux pieds, une épaisse écharpe rouge autour du cou contre les courants d'air et armé d'une petite arquebuse au cas où il serait attaqué par les jumeaux. Ce fut le 19 septembre qu'il reçut le coup de grâce. Il était descendu dans le grand hall d'entrée, certain de ne pas y être molesté, et il s'amusait à ironiser sur les grandes photos du ministre des États-Unis et de sa femme, signées Saroni, qui avaient maintenant pris la place des portraits d'ancêtres de la famille Canterville. Il était vêtu simplement mais avec élégance d'un long linceul souillé de terre de cimetière, avait attaché sa mâchoire avec une bande de tissu jaune et portait une petite lanterne ainsi qu'une bêche de fossoyeur. En fait, il était déguisé en «Jonas le Détérré ou le Voleur de Cadavres de Cherney Barn», une de ses créations les plus remarquables, création dont les Canterville avaient toute raison de se souvenir, car c'était là la véritable origine de leur querelle avec leur voisin, lord Rufford. Il était environ deux heures et demie du matin et, pour autant qu'il pouvait en juger, rien ni personne

ne bougeait. Comme il s'approchait de la bibliothèque pour voir s'il restait quelque trace de la tache de sang, soudain lui sautèrent dessus, surgies d'un coin sombre, deux silhouettes qui agitaient frénétiquement les bras au-dessus de leur tête en lui hurlant « Bouh ! » à l'oreille.

Pris de panique — ce qui dans sa situation était rien moins que naturel — il se rua vers l'escalier mais se heurta à Washington Otis qui l'attendait avec le grand pulvérisateur du jardin. Ainsi cerné de tous côtés par ses ennemis et presque à leur merci, il s'évanouit dans l'énorme poêle de fonte qui, par bonheur pour lui, n'était pas allumé et, réduit à battre en retraite en se faufilant dans les conduits et les cheminées, il parvint chez lui dans un affreux état de saleté, de désordre et de désespoir.

Par la suite on ne le revit plus jamais s'aventurer dans une expédition nocturne. À plusieurs occasions, les jumeaux le guettèrent et semèrent chaque soir les couloirs de coquilles de noix au grand dam de leurs parents et des domestiques, mais sans résultat. Il était évident que le fantôme était à ce point blessé qu'il ne réapparaîtrait plus. En conséquence, M. Otis se remit à sa grande œuvre sur l'histoire du parti démocrate à laquelle il s'était attelé depuis plusieurs années déjà. Mme Otis organisa un somptueux raout qui émerveilla tout le comté. Les garçons jouaient au hockey, au mistigri, au poker, et Virginia faisait du poney dans les allées du parc, escortée par le jeune duc de Cheshire qui était venu passer la dernière semaine de ses vacances à Canterville Chase. Il était généralement admis que le fantôme s'en était allé et, pour tout dire,

M. Otis écrivit une lettre en ce sens à lord Canterville qui, en réponse, lui fit part de tout le plaisir que lui causait cette nouvelle et envoya ses meilleurs compliments à la digne épouse du ministre.

Les Otis se trompaient cependant, car le fantôme était toujours dans la maison et, quoique maintenant à demi invalide, n'était nullement disposé à abandonner la partie, en particulier lorsqu'il apprit que parmi les invités se trouvait le jeune duc de Cheshire dont le grand-oncle, lord Francis Stilton, avait naguère parié cent guinées avec le colonel Carbury qu'il jouerait aux dés avec le fantôme de Canterville et avait été découvert le lendemain matin gisant sur le sol du fumoir dans un tel état d'aphasie que, en dépit d'une longévité remarquable, il n'avait plus jamais été capable de dire autre chose que « Double Six ! ». L'histoire avait fait grand bruit à l'époque, encore que, bien entendu, par respect pour les sentiments des deux nobles familles, tout avait été tenté pour la garder secrète, et l'on pourra trouver un exposé détaillé de toutes les circonstances qui avaient entouré l'affaire dans le troisième volume des *Souvenirs du prince régent et de ses amis*, de lord Tattle. Le fantôme tenait donc beaucoup à montrer qu'il n'avait pas perdu son influence sur les Stilton dont il était en vérité un parent éloigné, sa première cousine germaine ayant épousé en secondes noces le sieur de Bulkeley, dont, comme chacun sait, descendait la lignée des ducs de Cheshire. Il prit en conséquence ses dispositions pour apparaître au jeune soupirant de Virginia sous son aspect du « Moine Vampire ou Bénédictin Exsangué », une apparition tellement horrible que, lorsque la vieille

lady Startup en avait été témoin, elle s'était mise à pousser des cris perçants qui, à leur paroxysme, avaient déclenché chez elle une crise d'apoplexie et qu'elle était morte dans les trois jours, après avoir déshérité les Canterville, ses plus proches parents, et laissé toute sa fortune à son apothicaire de Londres. Au dernier moment, malgré tout, la terreur que lui inspiraient les jumeaux l'empêcha de sortir de sa chambre et le petit duc dormit en paix sous le vaste dais emplumé de la chambre royale où il rêva de Virginia.

Quelques jours après, Virginia et son chevalier servant aux cheveux bouclés chevauchaient dans les prés de Brockley. En franchissant une haie, Virginia fit un tel accroc à son habit qu'elle résolut de rentrer dans la maison par l'escalier de service pour qu'on ne la voie pas. Comme elle traversait la Salle des Tapisseries dont la porte était ouverte, elle crut voir quelqu'un à l'intérieur et, pensant que c'était la femme de chambre de sa mère qui venait parfois s'installer là avec son ouvrage, elle jeta un coup d'œil dans la pièce pour lui demander de recoudre son habit. À son immense surprise, elle reconnut le fantôme de Canterville en personne! Assis près de la fenêtre, il contemplait l'or finissant des frondaisons jaunies qui voletait dans l'air et les tourbillons dansants des feuilles rouges le long de la grande allée.

Le front penché au creux de sa main, toute son attitude trahissait une profonde détresse. En vérité, il paraissait si désespéré, si mal en point que la petite Virginia, dont la première idée avait été de se sauver pour s'enfermer à double tour dans sa chambre, se sentit tellement émue qu'elle résolut d'essayer de le

consoler. Elle marchait d'un pas si léger que, dans son accablement, il ne s'aperçut pas de sa présence avant qu'elle ne lui ait adressé la parole.

— Je vous plains beaucoup, dit-elle, mais mes frères repartent pour Eton demain donc, si vous vous tenez tranquille, personne ne vous fera d'ennuis.

— Il est absurde de me demander de me tenir tranquille, répliqua-t-il, regardant, ébahi, cette ravissante enfant qui s'était risquée à lui parler. Totalement absurde. Je dois faire tinter mes chaînes, gémir par les trous de serrure et me promener la nuit, si c'est à cela que vous faites allusion. C'est ma seule raison d'exister.

— Ce n'est pas du tout une raison d'exister et vous savez très bien que vous avez été très méchant. Mme Umney nous a dit, le jour de notre arrivée ici, que vous aviez tué votre femme.

— D'accord, je l'admets, dit le fantôme avec vivacité, mais c'était un problème purement familial et qui ne concernait personne d'autre.

— C'est très mal, de tuer les gens, dit Virginia qui faisait parfois preuve d'une charmante rigueur puritaine, héritée de quelque lointain ancêtre de Nouvelle-Angleterre.

— Oh, je déteste la misérable austérité de cette éthique abstraite! Ma femme était très laide, mes fraises n'étaient jamais bien amidonnées et elle n'entendait rien à la cuisine. Tenez, je pense à ce daim que j'avais abattu dans le bois de Hogley, un superbe daguet, et savez-vous comment elle l'a fait servir à table?... Enfin, peu importe. Tout ça est bien loin et, même si je l'avais tuée, je crois que ce n'était guère

courtois de la part de ses frères de me laisser mourir de faim.

— Vous laisser mourir de faim ? Oh, monsieur le fantôme, je veux dire sir Simon, avez-vous faim ? J'ai un sandwich dans mon sac. Voulez-vous que je vous le donne ?

— Non, merci. Je ne mange plus rien maintenant, mais c'est très gentil de votre part et vous êtes beaucoup plus aimable que le reste de votre détestable famille, grossière, vulgaire, malhonnête.

— Arrêtez ! cria Virginia en tapant du pied. C'est vous qui êtes détestable et vulgaire et grossier. Quant à la malhonnêteté, vous savez très bien que vous avez volé mes tubes de peinture pour essayer de refaire cette tache de sang ridicule dans la bibliothèque. D'abord, vous avez pris tous les rouges, y compris le vermillon, ce qui fait que je ne pouvais plus peindre de couchers de soleil, puis vous avez pris le vert émeraude et le jaune de chrome et, pour finir, il ne m'est resté que l'indigo et le blanc de Chine et je ne pouvais plus faire que des clairs de lune, ce qui est toujours déprimant à regarder et en plus très difficile à réussir. J'étais excédée et tout ça était vraiment ridicule, mais jamais je ne vous ai dénoncé. A-t-on jamais vu du sang vert émeraude ?

— Vous avez raison, dit le fantôme, l'air plutôt déconfit, mais qu'est-ce que je pouvais faire ? C'est très difficile de se procurer du vrai sang de nos jours, et c'est votre frère qui a commencé avec son super-détersif, je ne vois pas pourquoi, moi, je n'aurais pas pris vos peintures. Quant à la couleur, c'est toujours une affaire de goût. Les Canterville ont du sang bleu,

par exemple, le plus bleu d'Angleterre, mais je sais bien que ce genre de détails ne vous intéresse pas, vous autres Américains.

— Vous ne savez rien du tout et ce que vous pourriez faire de mieux, ce serait d'émigrer et de vous cultiver un peu. Mon père sera trop heureux de vous offrir un voyage gratuit et, bien qu'il y ait des droits énormes à payer sur l'esprit-de-vin, vous n'aurez pas de problèmes à la douane car tous les employés sont démocrates. Une fois à New York, vous êtes sûr d'obtenir un énorme succès. Je connais des tas de gens qui donneraient cent mille dollars pour avoir un grand-père, alors, vous pensez, pour un fantôme de famille !

— Je ne crois pas que l'Amérique me plairait.

— Parce que nous n'avons pas de ruines ou de curiosités, je suppose ? dit Virginia d'un ton ironique.

— Pas de ruines ! Pas de curiosités ! s'exclama le fantôme. Vous avez votre marine et vos manières.

— Bonsoir. Je vais aller demander à papa de s'arranger pour que les jumeaux aient une semaine de congé de plus.

— Je vous en prie, miss Virginia, ne partez pas ! s'écria-t-il. Je suis si seul et si malheureux. Et je ne sais vraiment pas quoi faire. Je voudrais dormir et je n'y arrive pas.

— Ça ne tient pas debout. Vous n'avez qu'à vous coucher et souffler la bougie. C'est quelquefois très difficile de rester éveillé, surtout à l'église. Voyons, même les bébés savent comment s'y prendre et ils ne sont pourtant pas bien malins.

— Je ne dors pas depuis trois cents ans, dit le fan-

tome, et les beaux yeux bleus de Virginia se dilatèrent d'étonnement. Trois cents ans que je n'ai pas fermé l'œil et je suis si fatigué.

Virginia prit un air très grave et ses lèvres fines frémissaient comme des pétales de rose. Elle s'approcha, s'agenouilla à côté de lui et leva les yeux vers son vieux visage fripé.

— Pauvre, pauvre fantôme, murmura-t-elle. Vous n'avez vraiment aucun endroit où dormir ?

— Bien loin au-delà des pinèdes, répondit-il à voix basse et rêveuse, il y a un petit jardin. L'herbe y pousse haute et drue, les grandes étoiles blanches de la ciguë fleurissent, le rossignol y chante toute la nuit. Toute la nuit il chante, et la froide lune de cristal le regarde et les ifs étendent leurs ramures géantes au-dessus des dormeurs.

Les yeux de Virginia se remplirent de larmes et elle se cacha le visage dans les mains.

— Vous voulez dire le Jardin de la Mort, chuchota-t-elle.

— Oui, la mort. La mort doit être si belle. Reposer dans la douce terre brune, avec l'herbe qui ondule au-dessus de votre tête et écouter le silence. Ne connaître ni hier ni lendemain. Oublier le temps, oublier la vie, être en paix. Vous pouvez m'aider, vous pouvez ouvrir pour moi les portes de la maison de la mort, car l'amour toujours vous accompagne et l'amour est plus fort que la mort.

Virginia se mit à trembler. Un frisson glacé la parcourut et pendant quelques instants régna le silence. Elle avait l'impression d'être plongée dans un terrible rêve.

Puis le fantôme reprit la parole et sa voix murmura comme un souffle de vent :

— Avez-vous jamais lu la vieille prophétie sur la fenêtre de la bibliothèque ?

— Oh, souvent, s'écria la petite fille en levant les yeux. Je la connais très bien ; elle est peinte en drôles de lettres noires et c'est difficile à lire. Elle n'a que six lignes.

*Quand une fille aux cheveux d'or viendra
Qu'une prière aux lèvres du pécheur naîtra
Quand l'amandier stérile ses fruits prodiguera
Qu'une petite enfant ses larmes donnera
Alors dans la maison le calme renaîtra
Et Canterville enfin la paix retrouvera.*

Mais je ne sais pas ce qu'elles signifient.

— Elles signifient, dit-il tristement, que vous devez pleurer pour mes péchés, parce que je n'ai pas de larmes, et prier pour mon âme, parce que je n'ai pas de foi et, si vous avez toujours été douce, bonne et gentille, l'Ange de la Mort aura pitié de moi. Vous verrez des formes effrayantes dans l'obscurité et des voix maléfiques vous chuchoteront à l'oreille, mais elles ne vous toucheront pas car, contre la pureté d'un enfant, les puissances de l'Enfer sont désarmées.

Virginia ne répondit pas et le fantôme se tordit les mains de désespoir, les yeux baissés sur le casque d'or de sa tête inclinée. Soudain, elle se redressa, très pâle, avec une lueur étrange dans les yeux.

— Je n'ai pas peur, dit-elle avec fermeté, et je demanderai à l'ange d'avoir pitié de vous.

Il se leva de son siège avec un faible cri de joie, lui prit la main et, avec une grâce surannée, y déposa un baiser. Ses doigts étaient aussi froids que la glace et ses lèvres brûlaient comme le feu, mais Virginia n'eut pas d'hésitation tandis qu'il lui faisait traverser la pièce obscure. Les petits chasseurs qui ornaient la tapisserie aux tons vert fané se mirent à souffler dans leurs trompes festonnées de pompons et, de leurs mains minuscules, lui firent signe de battre en retraite : «Retourne en arrière, petite Virginia, retourne en arrière ! » Mais le fantôme lui étreignait la main et elle ferma les yeux pour ne pas les voir. D'horribles animaux à queues de lézard et aux yeux globuleux battirent des paupières du haut de la cheminée aux montants de bois sculpté, en murmurant : «Prends garde, petite Virginia, prends garde ! On ne te reverra peut-être jamais plus ! » Mais le fantôme allait de plus en plus vite et Virginia ne les écoutait pas. Comme ils atteignaient l'autre bout de la pièce, le fantôme s'arrêta et murmura quelques mots qu'elle ne put comprendre. Elle ouvrit les yeux, vit le mur qui se dissipait lentement comme un écran de brume, et une vaste caverne noire s'ouvrit devant elle. Un vent froid et mordant les enveloppa et elle sentit quelque chose qui tirait sa robe.

— Vite, vite, cria le fantôme, ou il sera trop tard !

L'instant d'après, les boiseries se refermaient derrière eux et la Salle des Tapisseries était vide.

6

Dix minutes plus tard environ la cloche sonna pour le thé et, comme Virginia ne descendait pas, Mme Otis envoya l'un des valets de pied la prévenir. Au bout d'un moment, il revint et dit qu'il n'avait pu trouver miss Virginia nulle part. Comme elle avait l'habitude de sortir dans le jardin chaque soir cueillir des fleurs pour orner la table du dîner, Mme Otis ne s'alarma pas tout de suite, mais six heures sonnèrent et Virginia n'apparaissait toujours pas, alors elle commença à s'inquiéter et envoya les garçons à sa recherche tandis qu'elle-même et M. Otis fouillaient chaque pièce de la maison. À six heures et demie, les garçons revinrent en déclarant qu'ils n'avaient trouvé aucune trace de leur sœur. M. Otis se souvint brusquement que, quelques jours plus tôt, il avait donné à une bande de bohémiens l'autorisation de camper dans le parc; il partit donc séance tenante pour Blackfell Hollow où il savait les retrouver, accompagné de son fils aîné et de deux domestiques de la ferme. Le petit duc de Cheshire, au comble de l'anxiété, se répandit en supplications pour faire partie du groupe, mais M. Otis refusa de l'emmener parce qu'il craignait

une échauffourée. En arrivant sur les lieux, il constata que les romanichels étaient partis et, de toute évidence, ce départ avait été précipité car le feu brûlait encore et des écuelles traînaient dans l'herbe. Après avoir envoyé Washington et les deux domestiques explorer les environs, Otis rentra précipitamment et envoya des dépêches à tous les inspecteurs de police du comté en leur demandant de rechercher une jeune fille qui avait été enlevée par des vagabonds ou des romanichels. Il commanda ensuite qu'on sellât son cheval et, après avoir insisté pour que sa femme et les trois garçons se mettent à table pour le dîner, il partit le long de la route d'Ascot, escorté d'un valet d'écurie. Il avait à peine parcouru trois ou quatre kilomètres qu'il entendit derrière lui un cheval qui galopait et, s'étant retourné, il vit le petit duc qui arrivait sur son poney, tête nue et le visage en feu.

— Je suis désolé, M. Otis, dit le jeune garçon, mais je ne peux pas dîner tant que Virginia n'est pas retrouvée. Ne soyez pas fâché, je vous en prie. Si vous nous aviez laissés nous fiancer l'année dernière, tout ça ne serait jamais arrivé. Vous n'allez pas me renvoyer, n'est-ce pas ? Je ne veux pas rentrer ! Et je ne rentre-rais pas !

Vivement touché de la dévotion qu'il manifestait à l'égard de Virginia, le ministre ne put s'empêcher de sourire au jeune et gracieux chenapan. Penché sur l'encolure de son cheval, il lui tapota affectueusement l'épaule et dit :

— Ma foi, Cecil, si vous ne voulez pas rentrer, venez avec moi, mais il faut que je vous trouve un chapeau à Ascot.

— Oh, zut pour le chapeau ! C'est Virginia que je veux ! s'écria le petit duc en riant, et ils prirent le galop en direction de la gare.

M. Otis demanda au chef de gare si une jeune fille répondant à la description de Virginia avait été vue sur le quai, mais il n'apprit rien à son sujet ; le chef de gare, toutefois, expédia des dépêches dans les deux directions opposées de la ligne et assura M. Otis qu'une étroite surveillance serait exercée en vue de retrouver sa fille. Après avoir acheté un chapeau pour le petit duc chez un mercier qui était en train de fermer ses volets, M. Otis chevaucha jusqu'à Bexley, un village à six kilomètres de là environ, lieu bien connu, lui avait-on dit, de rassemblement des bohémiens dans le vaste pré communal voisin. Il alerta le représentant de la police locale mais n'en obtint aucun renseignement et, après avoir exploré à cheval tout le pré, ils tournèrent bride pour regagner la maison et arrivèrent à Canterville Chase vers sept heures, recrus de fatigue et l'âme en peine. Ils trouvèrent Washington et les jumeaux qui les attendaient au portail avec des lanternes, car l'avenue était très sombre.

On n'avait découvert aucune trace de Virginia. Les bohémiens avaient été retrouvés dans les prés de Broxley mais Virginia n'était pas avec eux, et s'ils étaient partis précipitamment, expliquèrent-ils, c'était à la suite d'une erreur sur la date de la foire de Chor-ton où ils avaient craint d'arriver trop tard. Ils avaient même été désolés d'apprendre la disparition de Virginia, d'autant qu'ils étaient très reconnaissants à M. Otis de les avoir autorisés à camper dans son parc,

et quatre d'entre eux s'étaient séparés du groupe pour participer aux recherches. L'étang aux carpes avait été dragué et toute la propriété minutieusement explorée sans le moindre résultat. Il était évident que, pour cette nuit-là du moins, Virginia était perdue ; et c'est dans un état d'abattement profond que M. Otis et les garçons rentrèrent dans la maison, suivis par le valet d'écurie qui ramenait les deux chevaux et le poney. Dans le hall, Us trouvèrent un groupe de domestiques sur le qui-vive et, allongée sur un canapé dans la bibliothèque, la pauvre Mme Otis, à demi folle de peur et d'anxiété, dont la vieille gouvernante baignait le front avec des compresses d'eau de Cologne. M. Otis insista aussitôt pour qu'on lui servît quelque chose à manger et commanda un souper pour tout le monde. Ce fut un triste repas ; personne ou presque ne souffla mot et les jumeaux eux-mêmes étaient désespérés, prostrés, car ils aimaient énormément leur sœur. Lorsqu'ils eurent fini, M. Otis, en dépit des prières du petit duc, leur donna l'ordre d'aller se coucher en disant qu'on ne pouvait rien faire de plus cette nuit-là et qu'il télégraphierait le lendemain à Scotland Yard qu'on leur envoyât sans délais des inspecteurs de police. Au moment où ils sortaient de la salle à manger, minuit se mit à sonner à l'horloge de la tour et ils entendirent un grand bruit accompagné d'un cri aigu ; un roulement de tonnerre effrayant fit vibrer la maison, les accents d'une musique céleste flottèrent dans l'air, un panneau de la boiserie au sommet de l'escalier se déroba avec fracas et, sur le palier, très pâle et blanche, un petit coffret à la main, surgit Virginia. Ce fut en un instant une ruée générale

vers le haut des marches. M. Otis étreignit Virginia avec passion, le petit duc l'étouffa de baisers frénétiques et les jumeaux se mirent à exécuter une danse du scalp autour du groupe.

— Grand Dieu, mon enfant, où étais-tu donc? s'écria M. Otis avec une certaine humeur, pensant qu'elle avait voulu leur jouer un tour de sa façon. Cecil et moi avons parcouru tout le pays à cheval pour te retrouver et ta mère était mortellement inquiète. Il ne faut plus jamais faire des mauvaises farces de ce genre.

— Sauf au fantôme ! Sauf au fantôme ! glapirent les jumeaux en exécutant des cabrioles.

— Ma petite chérie, Dieu merci te voilà retrouvée. Je ne veux plus jamais que tu me quittes, murmura Mme Otis en embrassant l'enfant tremblante et en lissant ses mèches d'or emmêlées.

— Papa, dit Virginia calmement, j'étais avec le fantôme. Il est mort et il faut que tu viennes le voir. C'avait été un très méchant homme, mais il regrettait sincèrement tout ce qu'il avait fait de mal et, avant de mourir, il m'a donné cette cassette de bijoux superbes.

Toute la famille la regardait, muette de stupeur, mais elle était parfaitement sérieuse et grave, puis elle se détourna et les conduisit par le panneau ouvert dans la boiserie le long d'un étroit corridor secret; Washington suivait avec une bougie allumée qu'il avait prise sur la table. Enfin, ils parvinrent à une lourde porte de chêne rehaussée de clous rouilles. Sous les doigts de Virginia, la porte pivota sur ses gonds et ils se trouvèrent dans une petite pièce basse avec un

plafond voûté et une minuscule fenêtre garnie de barreaux. Scellé dans le mur, un énorme anneau de fer auquel était enchaîné un squelette gisant de tout son long sur le sol de pierre, et qui semblait essayer de saisir de ses longs doigts décharnés une cruche antique et une écuelle placées juste hors de sa portée. De toute évidence, la cruche avait été jadis remplie d'eau, car ses parois intérieures étaient tapissées d'une mousse verdâtre. Dans l'écuelle ne restait qu'un infime tas de poussière. Virginia s'agenouilla à côté du squelette et, joignant ses petites mains, elle se mit à prier en silence tandis que les autres semblaient songer avec effroi à la terrible tragédie dont le secret venait de leur être dévoilé.

— Ah tiens ! s'exclama soudain l'un des jumeaux qui regardait par la petite fenêtre pour tenter de découvrir dans quelle aile du manoir était située la pièce. Tiens ! Le vieil amandier desséché est en fleur. On le voit bien au clair de lune.

— Dieu lui a pardonné, dit gravement Virginia en se relevant, et une lumière radieuse parut illuminer son visage.

— Vous êtes un ange ! s'écria le jeune duc et il lui passa un bras autour du cou et l'embrassa.

7

Quatre jours après ces curieux événements, un convoi funèbre partit de Canterville Chase vers onze heures du soir. Huit chevaux noirs, la tête ornée de hauts plumets d'autruche, tiraient le corbillard et le cercueil de plomb était recouvert d'un riche drap pourpre sur lequel étaient brodées en or les armes des Canterville. À côté du corbillard et des voitures marchaient les domestiques portant des torches allumées et toute la procession était fort impressionnante. Lord Canterville, venu tout exprès du pays de Galles pour assister aux funérailles, conduisait le deuil, assis dans la première voiture avec Virginia à côté de lui. Ensuite venaient le ministre des États-Unis et sa femme, puis Washington et les trois garçons. Mme Umney occupait la dernière voiture. De l'avis général, elle avait été suffisamment effrayée par le fantôme durant plus de cinquante ans de sa vie pour avoir le droit de l'accompagner à sa dernière demeure. Une fosse profonde avait été creusée dans le coin du cimetière, juste en dessous du grand if et le service fut célébré avec beaucoup de solennité par le révérend Augustus Dampier. La cérémonie termi-

née, selon une vieille coutume de la famille Canterville, les domestiques éteignirent leurs torches et, tandis que l'on descendait le cercueil dans la fosse, Virginia s'avança et déposa sur le couvercle une grande croix faite de fleurs d'amandier roses et blanches. Au même instant, la lune surgit de derrière un nuage et baigna le petit cimetière de sa silencieuse lumière argentée, et dans un bosquet lointain s'éleva le chant du rossignol. Virginia songea à la description que lui avait faite le fantôme du Jardin de la Mort; ses yeux s'embuèrent de larmes, et elle demeura silencieuse durant le trajet de retour.

Le lendemain matin, avant que lord Canterville regagnât la ville, M. Otis eut un entretien avec lui à propos des bijoux que le fantôme avait donnés à Virginia. Ils étaient somptueux, en particulier un collier de rubis à monture ancienne de Venise, merveilleux exemple de travail d'orfèvrerie du xvi^e siècle, et leur valeur était telle que M. Otis éprouvait de graves scrupules à l'idée de laisser sa fille les accepter.

— Milord, dit-il, je sais que dans ce pays le droit de mainmorte s'applique aussi bien aux colifichets qu'à la terre et il m'apparaît clairement que ces bijoux font partie ou devraient faire partie de l'héritage familial. Je dois en conséquence vous prier de bien vouloir les emporter à Londres et de les considérer simplement comme une part de vos biens qui vous a été restituée dans certaines circonstances étranges. Quant à ma fille, ce n'est qu'une enfant qui, jusqu'ici, je suis heureux de le dire, ne s'intéresse guère à de tels signes d'un luxe frivole. J'ai appris en outre par Mme Otis — qui, si je puis me permettre,

fait autorité en matière d'art, ayant eu le privilège de passer plusieurs hivers à Boston quand elle était jeune fille — que ces pierreries ont une grande valeur marchande et que, mises en vente, elles atteindraient des prix considérables. Dans ces conditions, lord Canterville, il m'est tout à fait impossible de les laisser en la possession d'un membre de ma famille et, à vrai dire, toutes ces vaines parures, si opportunes ou nécessaires qu'elles soient à la dignité de l'aristocratie britannique, seraient très déplacées parmi ceux qui ont été élevés selon les principes austères et, je crois, immortels, de la simplicité républicaine. Peut-être devrais-je ajouter que Virginia désire beaucoup que vous lui permettiez de conserver le coffret comme souvenir de votre ancêtre infortuné mais dévot. Comme il est très ancien et presque irréparable, vous jugerez peut-être bon d'accéder à sa requête. Pour ma part, j'avoue que je suis assez surpris qu'un de mes enfants soit attiré par le monde médiéval sous quelque forme que ce soit et, selon moi, la seule explication de cette singularité tient à ce que Virginia est née dans un de vos faubourgs de Londres peu après le retour de Mme Otis d'un voyage à Athènes.

Lord Canterville écouta avec beaucoup de gravité le discours du digne ministre, tiraillant de temps en temps sa moustache grise pour dissimuler un sourire involontaire et, lorsque M. Otis eut terminé, il lui serra cordialement la main et répondit :

— Cher monsieur, votre charmante petite fille a rendu à mon malheureux ancêtre, sir Simon, un très grand service, et ma famille et moi-même lui sommes infiniment reconnaissants de son sang-froid et de sa

crânerie. Les bijoux sont à elle, sans le moindre doute et, parbleu ! je crois que si j'étais assez sordide pour les lui prendre, le vieux scélérat sortirait de sa tombe séance tenante et me ferait mener une existence infernale. Quant à faire partie de l'héritage, rien ne peut être considéré comme tel à moins de figurer sur un testament ou un document légal ; en outre, l'existence de ces bijoux était totalement inconnue... Je vous assure que je n'ai pas plus de droits sur eux que votre maître d'hôtel et quand miss Virginia sera grande, j'ose dire qu'elle sera ravie d'avoir de jolies choses à porter. D'ailleurs, vous oubliez, M. Otis, que le mobilier et le fantôme étaient compris dans notre transaction, donc tout ce qui appartenait au fantôme vous revient de droit car, si remuant qu'ait pu se montrer sir Simon dans les couloirs, du point de vue légal, il n'en était pas moins mort et vous avez acquis ses biens par contrat.

M. Otis, vivement contrarié par le refus de lord Canterville, le pressa de revenir sur sa décision, mais l'affable pair du royaume n'en démordit pas et, pour finir, il persuada le ministre de permettre à sa fille de conserver le cadeau du fantôme.

Quand, au printemps de 1890, la jeune duchesse de Cheshire fut présentée à la Reine à l'occasion de son mariage, ses bijoux firent l'admiration de tous. Car Virginia reçut la couronne, qui est la récompense de toutes les bonnes petites filles américaines, et épousa son soupirant dès qu'il eut atteint l'âge requis. Ils étaient l'un et l'autre si charmants et s'aimaient d'un tel amour que leur union enchantait tout le monde, à l'exception de la vieille marquise de Dum-

bleton qui s'était efforcée d'annexer le duc pour l'une de ses sept filles à marier et n'avait pas donné moins de trois grands défunts dans ce fait, auxquels, bizarrement, M. Otis lui-même avait été invité.

M. Otis éprouvait personnellement une vive sympathie pour le jeune duc mais, par principe, il était hostile aux titres et, pour citer ses propres paroles: « Il n'était pas sans craindre que les influences débilitantes exercées par une aristocratie assoiffée de plaisir n'entraînent l'oubli de la simplicité républicaine. » Ses objections furent néanmoins totalement battues en brèche, et je crois que lorsqu'il s'avança le long de la nef de Saint-George sur Hanover Square avec sa fille à son bras, il n'y avait pas d'homme plus fier dans toute l'Angleterre.

Une fois la lune de miel terminée, le duc et la duchesse se rendirent à Canterville Chase et, le lendemain de leur arrivée, ils allèrent à pied jusqu'au cimetière solitaire en passant par le bois de pins. Le choix de l'inscription à graver sur la tombe de sir Simon avait suscité des discussions ardues mais, pour finir, il fut décidé d'y graver simplement les initiales du vieux gentilhomme avec le poème figurant à la fenêtre de la bibliothèque. La duchesse avait apporté un bouquet de superbes roses qu'elle effeuilla au-dessus de la tombe et, après s'être recueillis un moment sur les lieux, ils gagnèrent à pas lents le chœur de la vieille abbaye en ruine. La duchesse s'assit sur une colonne qui gisait au sol tandis que son mari, étendu à ses pieds, une cigarette aux lèvres, regardait ses beaux yeux. Soudain, il jeta sa cigarette, prit la main de sa jeune épouse et lui dit:

— Virginia, une femme ne devrait pas avoir de secrets pour son mari.

— Cher Cecil, je n'ai pas de secrets pour vous.

— Si, vous en avez, répondit-il avec un sourire. Jamais vous ne m'avez dit ce qui vous était arrivé quand vous étiez enfermée avec le fantôme.

— Je ne l'ai jamais dit à personne, Cecil, fit Virginia d'un ton grave.

— Je sais, mais à moi, vous pourriez le dire.

— Je vous en prie, ne me le demandez pas, Cecil. Je ne peux pas vous le dire. Pauvre sir Simon ! Je lui dois beaucoup. Si, si, ne riez pas, Cecil, c'est vrai. Il m'a fait comprendre ce qu'était la Vie et la signification de la Mort et pourquoi l'Amour est plus fort que l'un et l'autre.

Le duc se releva et embrassa sa femme avec tendresse.

— Vous pouvez garder votre secret aussi longtemps que votre cœur sera mien, murmura-t-il.

— Il a toujours été à vous, Cecil.

— Et vous raconterez l'histoire un jour à nos enfants, n'est-ce pas ?

Le rose monta aux joues de Virginia.

Du tableau

au texte

Valérie Lagier

Du tableau au texte

La Jeune Fille et la Mort
d'Emma Florence
Harrison

... soutenir visuellement l'imaginaire du lecteur...

Traduire en image l'humour noir et caustique distillé par Oscar Wilde lorsqu'il nous conte les aventures du fantôme de Canterville est probablement impossible. En effet, cette histoire rocambolesque, qui raille avec un égal bonheur les superstitions de la vieille Angleterre comme le matérialisme de la rationnelle Amérique, appelle visuellement la caricature, ou tout du moins une œuvre à l'atmosphère inquiétante, dont un élément décalé viendrait contredire le sérieux. La peinture symboliste de la fin du XIX^e siècle regorge d'œuvres angoissantes, puisant dans l'étendue de nos pires cauchemars un répertoire iconographique d'une grande richesse, mais l'humour ne vient jamais en tempérer la charge d'épouvante. Et les fantômes, pourtant si présents dans l'imaginaire collectif anglais, et surtout écossais, sont ingrédients de romans et de poèmes plus que sujets de peinture. Bien sûr, au dire d'Oscar Wilde lui-même, son univers poétique trouve des résonances harmoniques dans l'œuvre picturale de son ami James Abbott Mac Neill Whistler (1834-1903), peintre américain dont la carrière s'effectue

essentiellement en Angleterre et en France. Wilde écrit ainsi à Whistler : « *Imaginez un livre, moi pour l'écrire, vous pour l'illustrer. Nous deviendrons riches.* » Et l'écrivain voit, dans les figures peintes par son ami, éthérées et noyées dans des harmonies de brume grise et blanche, des apparences de fantômes. Ainsi lui écrit-il, faisant allusion au tableau *Symphonie en blanc n° 1 (La Fille blanche)*, présenté au Salon des Refusés à Paris en 1863 : « *Et la Dame lune, la Dame en gris, la belle Dame fantôme aux yeux de beryl, notre lady Archie, que devient-elle ?* » Pourtant, ces affinités profondes, cette sensibilité commune entre le peintre et l'écrivain ne sauraient justifier le choix d'une œuvre de Whistler pour soutenir visuellement l'imaginaire du lecteur dans sa découverte du *Fantôme de Canterville*. Nul tableau de l'artiste ne peut aisément s'associer à l'écriture mordante du récit, ni à son thème principal : le frottement de deux mondes opposés, celui des humains, Américains sûrs d'eux-mêmes et dénués de toute poésie, et celui fantastique de l'au-delà, où règnent les fantômes et les légendes, tirant son existence de la croyance des hommes. Et même si l'humour en est absent, c'est cette même rencontre entre réel et fantastique, humain et fantôme, que met en scène cette délicieuse illustration, réalisée par Emma Florence Harrison pour accompagner, dans une édition parue vers 1910, un poème de Christina Rossetti (1830-1894), *The Ghost's Pétition* (« La requête du fantôme »), datant de 1866.

... Cette distance incompressible entre deux dimensions. ..

Si cette image n'a aucun lien direct avec le texte d'Oscar Wilde, elle n'en est pas moins imprégnée de la même ambiance victorienne, faite d'un subtil mélange d'élégance et d'étrangeté. Elle appartient de plein droit au répertoire du spiritualisme, cette vogue qui se répand à Londres dans la deuxième moitié du xix^e siècle, en particulier dans les cercles de l'aristocratie, et que Wilde s'amuse à railler à travers l'histoire du fantôme de Canterville. Illustrant un poème d'une des plus importantes poétesses anglaises, Christina Rossetti, sœur et modèle du peintre préraphaélite Dante Gabriel Rossetti (1828-1882), cette composition met en scène le rendez-vous nocturne d'une jeune femme avec le spectre de son mari. Le romantisme noir et désespéré du poème, dans lequel les deux êtres, appartenant désormais à deux mondes différents, ne peuvent plus guère communiquer, est adouci dans la traduction picturale qu'en donne Emma Florence Harrison. Dans un langage graphique proche de l'illustration de contes pour enfants, l'artiste choisit de rendre compte visuellement de l'instant le plus tragique et le plus intense du poème, celui de la rencontre tant attendue entre les deux amants, séparés à jamais, ne pouvant ni se toucher ni s'étreindre. La jeune fille, beauté rousse à la peau laiteuse et aux longs cheveux bouclés, incarne à merveille cet idéal féminin dont les peintres préraphaélites nous ont vanté l'élégance et le mystère à travers les traits de Jane Morris, épouse de William Morris (1834-1896) — écrivain,

peintre et théoricien de l'art — et amante de Dante Gabriel Rossetti. Assise dans un grand fauteuil en tapisserie, la jeune fille au profil de madone esquisse un mouvement, un geste d'appel en direction de la silhouette diaphane du spectre, dont le corps se dissout dans la lueur de l'aube. À cet élan, le fantôme oppose un refus, s'exprimant clairement dans les paumes de ses mains, levées comme pour le protéger d'un contact avec la femme aimée. Par ce geste, le fantôme veut aussi prodiguer consolation et apaisement aux pleurs et inquiétudes de son épouse. Devenu ombre, ses propres peurs ont disparu et il a trouvé une paix que son amante, tourmentée par la perte de son amour, ne peut concevoir et ressentir. Séparés par la mort, les deux êtres sont aussi séparés par la vision différente qu'ils se font désormais de leur amour : passion vivante et dévorante d'un côté, amour serein et détaché de l'autre. Cette distance incompressible entre les deux dimensions, la vie et l'au-delà, le réel et le surnaturel, le sensible et l'invisible, le rationnel et l'irrationnel, est au fond tout le sujet du récit d'Oscar Wilde, même si les chemins empruntés par l'écrivain pour nous conter ce malentendu sont ceux de l'humour et de la dérision.

... *le fantôme, maître des angoisses de ses victimes...*

Car l'histoire du fantôme de Canterville est bien celle d'une douloureuse incompréhension entre deux mondes. Le fantôme, apparaissant selon une tradition établie depuis trois siècles aux habitants du manoir de Canterville, ne fait qu'obéir à sa destinée d'esprit errant, habitant une dimension parallèle. Il

entre en interaction avec le monde réel et les vivants selon un schéma rodé depuis l'éternité : il apparaît et terrifie les occupants du château, qui s'évanouissent d'épouvante comme la duchesse douairière de Bolton, sont saisis d'une crise d'hystérie comme les servantes, comme le recteur de la paroisse Augustus Dampier (ravagé de tics nerveux) ou, encore, terrassés par « *une fièvre cérébrale* » comme Mme de Trémouillac. Dans cette situation, le fantôme, maître des angoisses de ses victimes, en orchestre avec brio le scénario. Aucun des personnages anglais du roman ne met en doute son existence. Ni lord Canterville, qui vend le manoir à M. Otis, ni lady Canterville dont son mari nous avoue qu'« elle a souvent bien peu dormi la nuit en raison des bruits mystérieux qui provenaient des couloirs et de la bibliothèque », ni Mme Umney, la gouvernante, qui raconte aux nouveaux maîtres des lieux l'histoire de la tache de sang de lady Eleanor de Canterville, assassinée en 1575 par son époux. Oscar Wilde se moque ici avec délice des superstitions de ses compatriotes, friands d'histoires fantastiques, de séances de spiritisme et autres expériences occultes. Car c'est en 1882 qu'est créée en Angleterre la Society for Psychical Research dont la mission est d'étudier la survie de l'être après la mort et d'explorer des sujets tels que la transe des médiums, les maisons hantées, les fantômes, les esprits frappeurs et les expériences de projection extracorporelle (ou « voyage astral »). Publié en 1887 sous forme de feuilleton dans la *Court et Society Review*, très prisée par l'aristocratie britannique, *Le Fantôme de Canterville* est donc fortement imprégné de cette atmosphère mystique, manifestant une inquiétude et un repli face à un monde bouleversé par le progrès

industriel et technique. Dans l'Angleterre décrite par Oscar Wilde, les fantômes ont leur raison d'être, ils font partie intégrante du réel.

... perdant sa substance au fur et à mesure que décroît la croyance des humains...

Mais les choses se gâtent lorsque le fantôme entre en contact avec les nouveaux maîtres de Canterville Chase. Ses quatre apparitions sont des échecs, aucune communication ne peut s'installer, le fantôme ne peut plus exister face à l'incrédulité et au rationalisme de la famille du ministre américain. La condescendance de M. et Mme Otis à son égard, l'acharnement des jumeaux, le mépris de Washington Otis sont autant d'agressions insupportables pour le pauvre fantôme, dont le pouvoir d'action sur les humains s'amenuise au fil des apparitions. On a l'impression qu'il disparaît peu à peu, perdant sa substance au fur et à mesure que décroît la croyance des humains. Avec humour, Oscar Wilde nous conte le douloureux destin des légendes qui ne tirent leur existence que de la crédulité des hommes. Mais, en même temps, il se moque de la vision terre-à-terre de la vie défendue par les Américains, avec l'assurance tranquille des gens sans imagination et sans fantaisie. Cette réflexion mordante sur le rationalisme des habitants de ce jeune pays, sûr de ses avancées technologiques et scientifiques, est née chez Oscar Wilde de son séjour en Amérique en 1882. Ses conférences sur l'art l'amènent alors à mesurer ce qui sépare culturellement la vieille Europe de la jeune Amérique : une certaine idée de

la poésie et du mystère. En effet, Wilde en voit la preuve dans le fait que les Américains, face au *Nocturne en bleu et or* de Whistler, « dans leur belle simplicité, jurèrent que pareilles choses n'étaient pas admissibles ». Cette incapacité à sentir le merveilleux, à l'intégrer dans leur univers mental, se retrouve dans l'attitude qu'Oscar Wilde prête aux membres de la famille Otis face aux manifestations du fantôme. Ils ne peuvent entrer en résonance avec l'univers parallèle auquel ce dernier appartient de droit. Le monde du merveilleux et le monde scientifique ne peuvent se comprendre et communiquer, ils ne parlent pas la même langue. Entre ces deux univers, élaborés selon deux conceptions incompatibles du monde, la rencontre ne peut être qu'un gigantesque malentendu.

... briser les murs de l'au-delà et modifier le cours du temps...

Un seul habitant du château parvient à entrer en communication avec le fantôme : Virginia, unique représentante de la tribu Otis à maintenir avec lui une distance respectueuse, sans jamais l'agresser, comme les jumeaux ou Washington, ou chercher à le changer, comme M. et Mme Otis. Seule figure décrite positivement par l'auteur, elle apparaît dès le début comme un personnage marginal, à la croisée entre deux univers. Wilde la décrit ainsi : « *Miss Virginia E. Otis était une petite demoiselle de quinze ans, svelte et ravissante comme une biche avec de grands yeux bleus où se lisait un fort penchant pour la liberté.* » Sa rencontre avec le fantôme dans la Salle des Tapisseries,

ne résultant pas d'une apparition volontaire de celui-ci, n'est en aucun cas programmée. Fruit du hasard, et donc de la nécessité, c'est cet instant qui fait basculer le récit d'un conte satirique en un récit romantique, et qui met fin pour toujours au cycle des apparitions du spectre dans les murs du château. La dimension innocente et angélique de la jeune fille est tout entière contenue dans son nom, Virginia. Figure rédemptrice, elle est seule à pouvoir briser les murs de l'au-delà et à modifier le cours du temps. Elle est l'instrument de la prophétie inscrite sur la fenêtre de la bibliothèque. Sa seule force, pour ainsi pénétrer dans une dimension à laquelle elle n'appartient pas : l'Amour.

« *Vous pouvez ouvrir pour moi les portes de la maison de la mort, car l'amour toujours vous accompagne, et l'amour est plus fort que la mort.* » Puisés dans le Cantique des Cantiques, ces mots plongent soudain le récit dans une dimension religieuse, dont nulle trace ne se devinait dans les premières pages du conte. Par ses larmes, par ses prières, par sa douceur et sa gentillesse, la jeune fille innocente rachète les péchés du fantôme et lui permet de trouver le repos éternel qui lui était jusque-là refusé. C'est à travers cet épisode central du récit que les univers d'Oscar Wilde et de Emma Florence Harrison se rejoignent. Tous deux mettent en scène ce moment de contact entre la jeune fille et la mort, entre l'éclatante beauté, vivante et rayonnante, et la froide déchéance de l'ombre, translucide et inconsistante.

... *la force de l'amour...*

Entre ces deux êtres, dans l'illustration comme dans le conte, il n'existe pas de peur, et le sentiment — amour, tendresse, pitié — réchauffe l'atmosphère et rend la communication possible. Wilde nous raconte : « [Le fantôme] *se leva de son siège avec un faible cri de joie, lui prit la main et, avec une grâce surnaturelle, y déposa un baiser. Ses doigts étaient aussi froids que la glace et ses lèvres brûlaient comme le feu, mais Virginia n'eut pas d'hésitation tandis qu'il lui faisait traverser la pièce obscure.* » Dans l'œuvre de Emma Florence Harrison, c'est la force de son amour qui permet à la jeune fille rousse de faire apparaître le spectre de son mari, mais celui-ci est impuissant à lui permettre de le rejoindre et de le toucher. Le mystère, pour Wilde comme pour Harrison, réside moins dans la présence du fantôme que dans le pouvoir de l'amour, seul capable de transcender les dimensions du réel et du fantastique et d'ouvrir une brèche entre ces univers parallèles et étanches. Dans les deux cas, la jeune fille est un lien, un véhicule entre la vie et l'au-delà, tout comme Virginia, en épousant un représentant de l'aristocratie anglaise, réussit la synthèse entre deux cultures, deux visions du monde pourtant incompatibles, celle mercantile et rationnelle de l'Amérique dont elle est issue, et celle plus passiste et irrationnelle de l'Angleterre, qu'elle épouse désormais.

Le texte

en perspective

Vie littéraire : Du roman gothique au roman fantastique	69
1. Le roman gothique : la recherche des émotions fortes	69
2. Le goût du pittoresque	70
3. Ruines et labyrinthes	72
4. Revenant et bourreau	72
5. Vers le fantastique	74
L'écrivain à sa table de travail : L'écriture du renversement	76
1. Le détournement des conventions	76
2. Des mots pour rire	81
Groupement de textes thématique : Tous ces fantômes qui nous font peur !	85
Pline le Jeune, <i>Lettres</i> (87) ; Herbert George Wells, <i>Douze histoires et un rêve</i> (89) ; Ivan Tourgueniev, <i>Fantômes</i> (91) ; Guy de Maupassant, <i>La Morte</i> (94).	
Groupement de textes stylistique : Le portrait effrayant	97
Herbert George Wells, <i>Douze histoires et un rêve</i> (99) ; Bram Stoker, <i>Dracula</i> (99) ; Honoré de Balzac, <i>Le Chef-d'œuvre inconnu</i> (101) ; Mary Shelley, <i>Frankenstein ou Le Prométhée moderne</i> (102) ; Oscar Wilde, <i>Le Portrait de Dorian Gray</i> (104) ; Henri Bosco, <i>L'Enfant et la rivière</i> (106).	
Chronologie : Oscar Wilde et son temps	109
1. Enfance et formation d'un esthète	109
2. Le dandy et l'écrivain	111
3. L'affaire Oscar Wilde	114
4. La délivrance et les dernières années	115
5. Les petites phrases de Wilde	116
Éléments pour une fiche de lecture	118

Vie littéraire

Du roman gothique au roman fantastique

OSCAR WILDE, DANS *Le Fantôme de Canterville*, parodie avec finesse un genre qui fut très en vogue dès la fin du xviii^e siècle et dans lequel son grand-oncle, Maturin, s'était illustré : le roman gothique.

1.

Le roman gothique : la recherche des émotions fortes

À la fin du xviii^e siècle, en Angleterre, des écrivains s'intéressent au règne de l'étrange et écrivent des romans où des forces mystérieuses et des prodiges inexplicables l'emportent sur la raison. Un nouveau genre voit le jour : on l'appelle le roman gothique, représenté, à partir de 1780, par la *frenetic school* qui rassemble les romanciers « noirs » — adjectif choisi en référence à l'atmosphère sombre et sinistre de leur œuvre. Ce sont, pour ne citer que les plus connus, Horace Walpole (1717-1797), Monk Lewis (1775-1818) et Ann Radcliffe (1764-1823) qui influencèrent des auteurs comme Honoré de Balzac

(1799-1850) dans ses premiers écrits ou George Sand (1804-1876). Ces romans pour amateurs d'émotions fortes, où s'expriment librement des passions déchaînées dans un univers propice à l'angoisse et à la terreur, où s'opposent des personnages sataniques et des jeunes filles vertueuses, connaissent un immense succès. Les lecteurs aiment frissonner, et les innombrables rebondissements qui les attendent les rendent avides et insatiables, ils en demandent toujours plus. Face à cet engouement du public, de nombreux auteurs se lancent dans l'aventure du roman terrifiant, si bien qu'on met au point la recette du succès (*Almanach des Muses* paru en 1810) :

Voulez-vous composer un roman bien tragique
Qui passe de nos jours pour un chef-d'œuvre
unique ?

Dans un lieu bien désert, inculte, inhabité,
Peignez un vieux château, tombant de vétusté ;
Que de longs corridors régnant dans son enceinte
Y forment un dédale, un obscur labyrinthe...
Ajoutez à cela des souterrains voûtés,
Humides, ténébreux, surtout ensanglantés...
Soyez certain qu'alors votre livre plaira
Et que de main en main on se l'arrachera.

2.

Le goût du pittoresque

Le roman gothique donne souvent une place de choix aux descriptions. En effet, le cadre de l'histoire n'est jamais pris au hasard. L'auteur préfère des terres ensoleillées comme l'Italie, l'Espagne ou le sud de la France (les Pyrénées), partant du

principe que les passions les plus fortes naissent au sud. Loin de se contenter d'une simple mention géographique, il se plaît à décrire l'horizon qui entoure ses personnages. On y retrouve, comme une constante, la montagne et ses cimes dangereuses, des forêts touffues où nul n'aimerait se perdre et le chant d'un ruisseau qui traverse de ses méandres ce paysage digne d'un tableau soigneusement agencé. Parfois une cascade, un troupeau ou les toits d'un village viennent égayer cette composition qui prend toute sa force dans la lumière naissante de l'aurore ou celle plus mystérieuse du crépuscule. Ann Radcliffe met parfaitement en scène cet aspect du roman gothique dans *Les Mystères d'Udolphe* (trad. Victorine de Chastenay, Folio classique n° 3493) :

L'aspect du pays changea bientôt. Les voyageurs se virent alors au milieu de montagnes à pic, et couvertes jusqu'en haut de noires forêts de sapins. Des flèches de granit, s'élançant du vallon même, allaient cacher au sein des nues leurs pointes couvertes de neige. Le ruisseau, devenu une rivière, coulait doucement et en silence, et ces noires forêts se réfléchissaient dans ses eaux limpides. Par intervalles un roc sourcilieux relevait son front hardi au-dessus des bois et des vapeurs qui servaient de ceinture aux montagnes; quelquefois une aiguille de marbre se soutenait perpendiculairement au bord des eaux; un mélèze colossal la serrait de ses bras vigoureux, et son front sillonné de la foudre était encore couronné de pampres.

3.

Ruines et labyrinthes

Mais ce paysage équilibré et paisible n'est là que pour souligner l'aspect lugubre et maléfique du lieu où sont enfermés les personnages. L'intrigue du roman gothique se déroule dans un espace clos, ce sont les ruines d'un château ou une abbaye sombre et sinistre, dont l'architecture complexe est présentée comme un enchevêtrement de souterrains, de cryptes, de tourelles, etc. On se promène sous des voûtes noires et suintantes, des portes cachées laissent échapper des silhouettes sataniques ou bien un escalier en spirale s'ouvre sur un gouffre. Bref, le roman gothique construit un univers effroyable et reconnaissable entre tous, comme le souligne Théophile Gautier (1811-1872) :

Une visite au Mont-Saint-Michel est un plaisir du même genre que celui qu'on prend à lire un roman d'Ann Radcliffe [...]. Vous montez, vous descendez, vous changez à chaque instant de niveau, vous suivez des couloirs obscurs, tantôt la montagne, tantôt dans les airs. [...] L'imagination se figure le moine de Lewis errant, sa lampe à la main, sous ses ogives où semblent s'accrocher de leurs ongles les chauves-souris de Goya.

4.

Revenant et bourreau

La plupart du temps, les personnages évoluent la nuit, à la lumière d'une torche de fortune dont

la flamme vacille dans des courants d'air venus d'outre-tombe ; le moment est propice à des visions effrayantes souvent ensanglantées. Le revenant qui harcèle sa victime, lui vole son sommeil et la jette dans d'affreux tourments s'accompagne d'un bourreau bien en chair, souvent un moine pervers, qui poursuit son innocente victime dans tous les couloirs et recoins de son antre maudit. On assiste à des scènes de sacrifices humains, à des moments où la violence des passions dérègle les sens et pousse à commettre les pires actions. Tout cela entremêlé à des rêves prémonitoires, à des chants nocturnes, à l'intervention d'une puissance surnaturelle, à des malédictions, à des enlèvements, à des emprisonnements... Le tout pour faire naître l'angoisse et la terreur. Mary Shelley (1797-1851), la créatrice de Frankenstein, résume ainsi sa ligne de conduite : « une histoire à glacer le sang, à faire battre le cœur à coups redoublés ». Matthew Lewis (1775-1818), dans *Le Moine*, est aussi friand d'histoires de fantômes (trad. Léon de Wailly, Babel) :

Alors j'entendis les pas pesants monter l'escalier; la porte s'ouvrit et la nonne sanglante reparut devant moi... De nouveau mes membres furent enchaînés comme par une seconde enfance, de nouveau j'entendis répéter ces funestes paroles : « Raymond! Raymond! tu es à moi! Raymond! Raymond! je suis à toi! », etc.

La scène qui m'avait si douloureusement frappé la nuit d'avant se reproduisit. Le spectre pressa encore ses lèvres sur les miennes, il me toucha encore de ses doigts putréfiés, et, comme à sa première apparition, il quitta la chambre aussitôt que l'horloge frappa «deux heures».

Cela se répéta chaque nuit. Loin de m'accoutumer au fantôme, chaque visite nouvelle m'inspirait une

plus grande horreur. Son image me poursuivait sans cesse, et je devins la proie d'une continuelle mélancolie.

Lire les grands romans gothiques

Ann RADCLIFFE, *Le Roman de la forêt*.

Les Mystères d'Udolphe, Folio classique n° 3493.
L'Italien ou Le Confessionnal des pénitents noirs d'Otrante, dans «Romans terrifiants», Robert Laffont, collection Bouquins.

Horace WALPOLE, *Le Château d'Otrante*, dans «Romans terrifiants», Robert Laffont, collection Bouquins.

Matthew G. (dit Monk) LEWIS, *Le Moine*, Actes Sud, collection Babel n° 214, trad. Léon de Wailly.

Antonin ARTAUD, *Le Moine de Lewis* (traduction libre), Folio n° 690.

Charles MATURIN, *Melmoth ou L'Homme errant d'Otrante*, dans «Romans terrifiants», Robert Laffont, collection Bouquins.

Vers le fantastique

Si Oscar Wilde a mis en scène un fantôme, Semprunt clairement identifié à la littérature gothique, il ne respecte pour autant pas véritablement l'ambiance. Canterville Chase n'est pas présenté comme un lieu lugubre, c'est seulement à la fin de l'histoire que l'on découvre l'existence d'un « *étroit corridor secret* » qui conduit à « *une petite pièce*

basse avec un plafond voûté et une minuscule fenêtre garnie de barreaux». Pour le reste, Wilde n'a pas jugé opportun d'alourdir son récit de riches descriptions; on sait seulement que la bibliothèque est « *une longue pièce basse lambrissée de chêne sombre* », pas de quoi vous glacer le sang ! C'est sans doute qu'il est également influencé par une autre littérature non moins en vogue, le fantastique. Or le fantastique, contrairement au roman noir, s'attache à peindre un cadre réel de vie quotidienne, et c'est dans un espace parfaitement connu que surgit l'inexplicable, source d'angoisse et d'interrogations multiples. Wilde a donc emprunté aux deux genres pour mieux les mêler et aboutir à un troisième, le conte de fées.

Lire quelques grands textes fantastiques

Prosper MÉRIMÉE, *La Vénus d'Ille*, La Bibliothèque Gallimard n° 76.

Guy de MAUPASSANT, *Le Horla* (les 3 versions), Folioplus classiques n° 1.

Alexandre POUCHKINE, *La Dame de pique*, Folio classique n° 542.

Bram STOKER, *Dracula*, Pocket n° 4669.

Henry JAMES, *Le Tour d'écrivain*, Librio.

L'écrivain à sa table de travail

L'écriture du renversement

QUAND OSCAR WILDE écrit *Le Fantôme de Canterville*, vers 1887, il n'a pas encore publié le roman qui l'installera parmi les plus grands écrivains modernes. Il s'est exercé avec succès à la poésie, mais son théâtre ne fait pas encore l'unanimité et sa première pièce *Véra* n'est montée qu'à New York. Il se lance dans un genre nouveau, les nouvelles et les contes pour enfants, c'est sans doute au contact de ses deux fils encore jeunes que l'idée lui est venue. Seulement Wilde imprime rapidement sa griffe et sa vision du monde, dans ces textes courts et efficaces, ainsi renouvelle-t-il considérablement le genre en y insufflant son humour.

1.

Le détournement des conventions

Wilde inclut *Le Fantôme de Canterville* dans un recueil de quatre nouvelles qui ont un point commun : amuser le lecteur en jouant avec les thèmes traditionnels, en bouleversant avec subtilité les règles

établies. Toute la personnalité de Wilde est dans ce parti pris de la démystification, il ne cherche pas à faire mieux que ses prédécesseurs mais plutôt à travestir et à parodier les thèmes qu'ils avaient traités avec sérieux.

1. La reprise d'une histoire antique

Wilde était un grand lettré, féru de lectures grecques et latines. Il est fort probable qu'il a lu, au cours de ses brillantes études, la lettre de Pline le Jeune qui raconte l'histoire d'une maison hantée que personne ne veut habiter. Un penseur, qu'une telle rumeur n'impressionne pas, accepte d'y loger. Lorsque le fantôme apparaît, il ne s'inquiète pas et le suit. Il comprend alors que le fantôme cherche à lui dire quelque chose. Le lendemain, il revient et creuse à l'endroit où le fantôme s'est volatilisé. Il découvre un pauvre squelette qu'il s'empresse d'enterrer selon la coutume. La maison retrouve son calme, le fantôme est enfin en paix.

Le Fantôme de Canterville obéit à la même trame narrative : de nouveaux locataires incrédules s'installent malgré la légende, le fantôme ne les effraie pas, une âme innocente suit le fantôme et le délivre en organisant des funérailles dignes du mort. L'originalité de Wilde n'est donc pas dans le thème mais dans la manière de le traiter, il y insère des épisodes succulents, dignes d'une comédie absurde, qui transfigurent la simple anecdote en un joyau d'humour.

2. Sur les traces d'Ann Radcliffe

Oscar Wilde, pour donner toute sa grandeur à la parodie, reprend un élément romanesque qui appa-

raît dès le début des *Mystères d'Udolphe*, la phrase inscrite sur la boiserie :

Dans une de ces charmantes parties, elle aperçut sur un coin de la boiserie les vers suivants, écrits avec un crayon :

*De mes chagrins trop faibles interprètes,
Enfants naïfs du plus pur sentiment;
Etc.*

Ces vers ne s'adressaient à personne. Emilie ne pouvait se les appliquer, quoiqu'elle fût sans aucun doute la nymphe de ces bocages. Elle parcourut le cercle étroit de ses connaissances sans pouvoir en faire l'application et resta dans l'incertitude...

Alors que, chez Wilde, la compréhension de ces vers sibyllins permet la libération du fantôme chez Radcliffe, ils précèdent la mort de la mère et le début de tous les malheurs pour l'héroïne, Emilie. Wilde affirme ainsi sa volonté de s'amuser et de détourner les clichés du genre gothique.

3. *Démystifier pour faire rire*

Dans la nouvelle qui nous intéresse, Wilde réinvestit le roman gothique et le genre fantastique en utilisant un sujet que les auteurs affectionnent particulièrement : le manoir hanté et son fantôme. Mais, au lieu d'en faire un récit terrifiant, il en fait un conte drôle et spirituel en inversant littéralement les lois du genre : le fantôme ne fait peur à personne, c'est lui qui a peur des nouveaux locataires américains qui le maltraitent et le rendent complètement neurasthénique. Wilde joue avec impertinence et brio sur le décalage permanent entre la réaction attendue (la peur) et l'attitude inébranlable et rationnelle des Américains : quand ils entendent les

chaînes grincer, ils ne se pelotonnent pas au fond de leur lit, ils ne se sauvent pas en hurlant mais proposent au fantôme du lubrifiant pour huiler sa ferraille rouillée ! Quand ils entendent le fantôme ricaner lugubrement, ils n'ont pas le sang qui se glace mais ils lui offrent un élixir pour calmer ses douleurs ! Le rire naît de ces situations incongrues où l'on voit un fantôme essoufflé, vexé de n'être plus effrayant, qui manque de faire une crise cardiaque quand il tombe nez à nez avec un fantôme. Complètement abattu face à l'incrédulité de ses hôtes, il veut fuir le manoir, il prend donc le rôle de ses traditionnelles victimes.

Tout est mis en place pour que le lecteur identifie parfaitement la situation mais soit destabilisé par la chute, ainsi l'arrivée des Otis à Canterville Chase provoque-t-elle un changement climatique brutal : « *le ciel se chargea soudain de nuages; un calme étrange parut se répandre dans l'atmosphère...* » qui annonce un événement surnaturel terrifiant, mais rien de tel ne se produit : « *L'orage se déchaîna toute la nuit, mais il n'arriva rien de particulier.* » C'est un clin d'œil de Wilde à son lecteur, une manière de dire : « Je vous ai bien eu, vous attendiez le fantôme, eh bien il faudra l'attendre encore ! »

4. *Satire et caricature*

Wilde peint des personnages hauts en couleur, qui nous amusent par leur caractère entier. Les Anglais sont superstitieux, respectueux des anciennes traditions et fiers de leur lignée familiale alors que les Américains apparaissent plus matérialistes que jamais, ne pouvant croire aux forces occultes et

autres histoires de bonnes femmes. Ils affichent un rationalisme triomphant et une maîtrise parfaite sur le monde grâce à la science : la tache de sang ne peut leur résister, ils possèdent un détachant très puissant qui a raison de toute salissure.

La caricature la plus savoureuse est celle du fantôme. Habituellement, dans les récits fantastiques ou gothiques, les fantômes sont vides de sentiment et d'humanité, or Wilde imagine un fantôme profondément humain et accablé des mêmes maux. Nous avons affaire à un fantôme vaniteux et narcissique qui ne supporte pas de n'être plus l'unique préoccupation des habitants. Pour se rassurer, il passe en revue les exploits de sa carrière, c'est-à-dire la liste de tous ceux qui ont succombé à ses pouvoirs. C'est un fantôme étrangement dandy qui choisit ses costumes avec soin et possède visiblement une garde-robe bien garnie, mais n'est pour autant pas à l'abri du ridicule : il s'esquinte les genoux à vouloir enfiler une armure trop lourde pour lui.

Wilde pousse le comique jusqu'à montrer un fantôme consciencieux qui a le sens du devoir : sa mission est d'apparaître dans les couloirs «*une fois par semaine*» et d'émettre des sons effrayants «*le premier et le troisième mercredi de chaque mois*», ce qui est complètement absurde puisque le surnaturel ne saurait se soumettre aux lois qui nous régissent. Là encore, on retrouve le renversement des valeurs.

2.

Des mots pour rire

1. *Des méthodes pour faire rire*

Voici les définitions de plusieurs procédés comiques employés pour amuser le lecteur.

La dérision : mépris qui pousse à rire, on dit «tourner quelque chose en dérision» quand on vide le thème de son aspect sérieux en en soulignant l'aspect ridicule.

La caricature : art de grossir les traits d'un personnage, de le déformer en mettant en avant ses défauts et en le rendant ainsi risible et ridicule.

L'humour : forme d'esprit qui consiste à présenter une situation sous un aspect plaisant et enjoué.

L'ironie : manière de se moquer en disant le contraire de ce que l'on veut faire comprendre. L'ironie repose le plus souvent sur un jeu d'oppositions qui crée un effet de décalage. Elle bouscule les idées admises et provoque la surprise par son apparente incohérence. C'est un excellent moyen pour critiquer par le rire.

La parodie : imitation amusée et burlesque, parfois caricaturale, d'une œuvre sérieuse. C'est l'art de la contrefaçon sur un mode comique.

Le pastiche : imitation dans le respect du style de l'auteur.

La satire : critique moqueuse des défauts humains et de la société. Une satire, malgré l'humour qui l'accompagne, peut être violente.

Le second degré : interprétation qui prend de la

distance avec le propos, pour saisir les jeux de mots et les heureuses métaphores.

2. *Du dialogue à la formule*

Les personnages de Wilde ont le sens de la réplique comme lui l'avait de la formule. Ce sont des dialogues parfaitement huilés, peut-être même trop travaillés, qui rappellent le goût de l'auteur pour l'artifice. Wilde était un excellent causeur et un conteur très apprécié lors des dîners. Il n'est donc pas absurde de penser qu'il a « essayé » son conte sur un auditoire choisi, expérimentation qui lui permettait de supprimer les longueurs pour parvenir à un agencement parfait, à un ensemble brillamment équilibré.

C'est à travers leurs paroles que le lecteur découvre véritablement le caractère des personnages, leurs réactions trahissent leurs sentiments et leur état d'esprit. L'un des ressorts du comique de ce conte est justement leur sang-froid dans des situations où ils devraient être ébranlés et sans voix. Quand leur servante s'évanouit à la simple évocation du fantôme devant la tache de sang ineffaçable, M. Otis n'a qu'une phrase pour la ramener à elle : « *Opérer une retenue sur ses gages.* »

Ce sont aussi les paroles du fantôme désorienté par sa nouvelle vie de reclus volontaire qui avoue timidement à Virginia qu'il n'arrive plus à dormir depuis trois cents ans ! Wilde nous invite à penser que le métier de fantôme est bien fatigant pour peu de reconnaissance ! Et le fantôme dès lors évoque, dans un accès de lyrisme, les douceurs exquises de la mort : « *La mort doit être si belle. Reposer*

dans la douce terre brune, avec l'herbe qui ondule au-dessus de votre tête, et écouter le silence. »

Le goût très développé chez Wilde de l'aphorisme se retrouve moins dans ce conte que dans *Le Portrait de Dorian Gray*, où Lord Henry est véritablement le porte-parole de l'auteur, néanmoins on peut retenir quelques phrases qui stigmatisent la différence entre les Américains et les Anglais :

« *Je viens d'un pays moderne [l'Amérique] où nous avons tout ce que l'argent peut acheter.* »

« *Je connais des tas de gens qui donneraient cent mille dollars pour avoir un grand-père, alors, vous pensez, un fantôme de famille!* »

3. *Du fantastique au merveilleux*

Wilde vide le fantastique de son caractère terrifiant ou angoissant car celui qui devrait faire peur fait rire. Conscient néanmoins que sa stratégie littéraire finirait par lasser, il change de genre à partir du chapitre cinq : de l'humour il passe au lyrisme digne d'un conte de fées. Le ton n'est plus mordant ou moqueur mais touchant. Le lecteur prend pitié de ce fantôme, mort comme un animal dans un cachot, et Virginia apparaît comme l'âme pure qui peut libérer l'esprit maléfique. Cette fin inattendue laisse une note optimiste et délicatement naïve dans l'esprit du lecteur. Wilde nous aura surpris jusqu'à la dernière ligne, c'est là tout son génie.

D'autres contes de Wilde à lire

L'Anniversaire de l'infante, Folio junior n° 1199.

Le Crime de Lord Arthur Savile et autres contes, Folio bilingue n° 42.

Le Prince heureux et autres contes, Folio junior n° 3.

Nouvelles fantastiques, Stock.

Contes d'Oscar Wilde, Grund.

Groupement de textes thématique

Tous ces fantômes
qui nous font peur !

EN ÉCRIVANT *LE FANTÔME DE CANTERVILLE*, Oscar Wilde reprend un thème usé de la littérature gothique : l'apparition lugubre d'un mort sous les traits les plus terrifiants. Le roman noir anglais et la littérature fantastique ne manquent pas de récits de fantômes plus ou moins réussis selon leur capacité à faire frissonner le lecteur. Pour bien comprendre l'art de Wilde, qui consiste à démystifier complètement le sujet et ainsi à en évacuer la peur, il est utile de revenir sur ce qu'est un fantôme.

On distingue deux sortes de fantômes :

— les *revenants*, qui sont des morts de retour parmi les vivants. Ils ont une allure terrifiante et peuvent être touchés : ils sont froids comme la mort. Ils affectionnent particulièrement les cimetières et les lieux en ruine ;

— les *spectres*, qui sont plutôt les âmes des morts. Impalpables, ils sont assimilés à une vapeur blanche parfois phosphorescente. On les représente vêtus d'un drap blanc, le linceul, et alourdis de chaînes qui entravent leur marche. On leur donne le pouvoir de traverser les cloisons, de se déplacer en volant, et de faire bouger les objets à distance.

Oscar Wilde met en scène un fantôme qui obéit

trop parfaitement aux règles de son espèce et c'est pour cela qu'il nous fait rire. Fantôme caricatural, il cherche en toutes situations à faire peur et sait user de divers stratagèmes pour aboutir à ses fins. Il apparaissait dans un miroir, grimace à travers les rideaux, souffle les bougies, se métamorphose en squelette et attend, patiemment assis dans un fauteuil, le réveil de sa victime dont il lit le journal intime, fait avaler un valet de carreau au tricheur, utilise une main verte pour frapper au carreau, laisse l'empreinte de ses doigts brûlants sur le cou d'une femme et joue aux quilles avec ses os. Il aime aussi beaucoup se déguiser en personnages lugubres et menaçants lors de ses apparitions et accompagne ses gestes d'un éclat de rire satanique. Bref, en bon acteur, il ne manque pas de «recettes» pour provoquer une panique traumatisante qui conduit parfois ses victimes à la mort. En effet, puissance maléfique associée à la mort et à la vengeance, le fantôme est effrayant. Les gens redoutent ses apparitions qui annoncent des catastrophes et le fuient. Chez Wilde, la parodie inverse les valeurs : les jumeaux, espiègles et farceurs, le guettent pour lui jouer de vilains tours, le fantôme, de son côté, les évite, mettant tout son génie à se faire remarquer le moins possible!

Nous proposons ici un groupement de textes de fantômes qui mettent en scène des «victimes» plus ou moins impressionnées par l'apparition. L'une garde son sang-froid, une autre se moque du fantôme (ce qui n'est pas sans évoquer les Otis face au fantôme de Canterville), une troisième se laisse séduire et emporter par le spectre et enfin la dernière perd connaissance en apprenant la triste vérité dévoilée par le fantôme.

Pline LE JEUNE (62-114?)

Lettres, VU, 27

(trad. Magali Wiener)

Pline le Jeune évoque dans cette lettre l'existence d'une maison hantée dont le fantôme fait fuir les habitants. Ce fantôme n'est pas sans rappeler celui de Canterville : il revient hanter sa maison car il n'a pas été enterré convenablement. C'est un homme rationnel et incrédule qui le délivre de son calvaire.

Il existait à Athènes une maison spacieuse et commode, mais de mauvaise réputation et maudite. Dans le silence de la nuit, on entendait un son métallique et, si on tendait l'oreille, on percevait un bruit de chaînes, d'assez loin d'abord puis de très près. Bientôt apparaissait un spectre, un vieillard épuisé par la maigreur, en haillons, la barbe longue et les cheveux hérissés; il portait, aux pieds, des entraves et, aux mains, des chaînes qu'il agitait. Aussi les habitants passaient, dans la crainte, des nuits blanches, sinistres et effrayantes. L'insomnie les rendait malades, puis venait la mort, car la crainte allait croissant : en effet, même en plein jour, malgré la disparition du fantôme, les yeux gardaient son souvenir et la peur persistait plus longtemps que les motifs d'avoir peur. La maison fut donc délaissée, condamnée à la solitude, tout entière livrée à ce prodige. On y mit cependant une affiche, au cas où quelqu'un, dans l'ignorance d'un défaut si grave, eût voulu l'acheter ou la louer.

Le philosophe Adiénodore vint à Adiènes, lut l'annonce et entendit le prix que sa modicité rendait suspect. Il s'informe, apprend toute l'affaire et malgré cela, ou plutôt pour cette raison, loue la maison. À la tombée du jour, il se fait placer un lit dans l'entrée, réclame des tablettes, un stylet, de la lumière ; il renvoie tous ses gens à l'intérieur et lui-

même concentre son attention, ses yeux, sa main, sur sa rédaction, de crainte que son esprit, livré à lui-même, n'entende des bruits imaginaires et ne se crée d'inutiles frayeurs. D'abord, comme partout ailleurs, le silence de la nuit ; puis des bruits de fer et des mouvements de chaînes. Lui, ne lève pas les yeux, ne dépose pas son stylet, mais renforce sa concentration et en fait un écran contre ce qu'il entend. Alors le bruit s'intensifie, se rapproche. On l'entend déjà sur le seuil, pour ainsi dire, et déjà à l'intérieur. Le philosophe se retourne, regarde et reconnaît l'apparition dont on lui avait parlé. Elle se tenait debout et faisait signe du doigt, comme pour l'appeler; mais Athénodore, de la main, lui signifie d'attendre un peu et se penche à nouveau sur ses tablettes et son stylet. Elle, elle lui faisait résonner ses fers au-dessus de la tête pendant qu'il écrivait. Le philosophe se retourne, voit qu'elle lui fait le même signe qu'auparavant et, sans attendre, il prend la lumière et la suit. Elle marchait d'un pas lent, comme alourdie par les chaînes. Après avoir obliqué vers la cour, tout à coup, elle disparut, abandonnant son compagnon. Laissé seul, celui-ci marque la place d'un tas d'herbes et de feuilles. Le lendemain, il va trouver les magistrats et leur conseille de faire creuser l'endroit. On découvre, au milieu des chaînes, des os emmêlés que le corps en décomposition par l'action du temps et du sol avait laissés décharnés et rongés par les liens. Rassemblés, ils sont enterrés aux frais de l'État. Après cela, la maison fut débarrassée des Mânes qui avaient reçu une sépulture selon les rites.

Herbert George WELLS (1866-1946)

Douze histoires et un rêve (1903)

« L'histoire du fantôme inexpérimenté »
(trad. Jean Gattégno, Mercure de France)

Clayton raconte à ses amis comment il a rencontré un fantôme dans son corridor. Incrédule, il ne croit pas à cette apparition et demande des comptes au spectre.

— A peine arrivais-je sur le palier qu'il remarqua que j'étais là. Il tourna vivement la tête de mon côté et je vis une figure enfantine de jeune homme, un nez mince et court, une petite moustache recroquevillée, un menton fuyant. Nous restâmes ainsi un instant à nous dévisager, lui me regardant par-dessus son épaule. Alors, il parut se souvenir de ses hautes fonctions. Il se retourna tout à fait, se dressa de toute sa hauteur, projeta sa tête en avant, leva les bras, étendit ses mains ouvertes, tout à fait à la manière des revenants, et s'avança vers moi. En même temps, il laissait tomber sa mâchoire et préférait un son faible et bizarre : « Bou-hou !... » Non, ce n'était pas, pas du tout effrayant. J'avais dîné copieusement, sablé une bouteille de Champagne, et, comme j'étais seul, j'avais absorbé peut-être, deux ou trois, peut-être même quatre ou cinq whiskies... Aussi j'étais solide comme le roc et pas plus effrayé que si j'avais été assailli par une grenouille... « Bou ! répétais-je. Pas de blague ! Vous n'êtes pas de la maison, vous. Qu'est-ce que vous faites ici ? » Je le vis tressaillir. « Bou-ou ! fit-il encore. — Bou ! En voilà assez ! Êtes-vous membre du club ? » demandai-je. Et afin de bien lui montrer que je ne me souciais guère de ses grimaces, je fis un pas à travers un coin de sa personne pour allumer ma bougie. « Êtes-vous membre du club ? » réitérai-je, le surveillant du coin de l'œil. Il se rangea de côté pour

que je ne continue pas à empiéter sur lui, et il prit une attitude déconfite. « Non, répondit-il à la persistante interrogation de mon regard. Non, je ne suis pas membre du club... Je suis un fantôme. — Très bien, mais cela ne vous autorise aucunement à profiter des avantages du club. Désirez-vous voir quelqu'un ? En somme, qui est-ce que vous cherchez ici ? » J'allumai ma bougie d'une main aussi ferme que possible, de crainte qu'il ne prît pour les effets de la peur la légère agitation due au whisky. Le bougeoir à la main, je lui fis face. « Qu'est-ce que vous cherchez ici ? » insistai-je. Il avait laissé retomber ses bras, cessé d'articuler son « bou-ou », et il restait là, gauche et stupide, fantôme d'un jeune homme faible, idiot et irrésolu. « Je fais le revenant, balbutia-t-il. — Qui donc vous l'a permis ? questionnai-je d'une voix tranquille. — Je suis fantôme, dit-il en manière d'excuse. — C'est possible, mais vous n'avez pas le droit de faire le revenant ici. Cette maison est un respectable club particulier ; souvent des gens y viennent avec des nourrices et des enfants, et, à la façon insouciant de vous hantez ce corridor, quelque petit bonhomme buterait facilement dans vos jambes et il en tomberait malade de frayeur. Je suppose que vous n'avez pas songé à cela. — Non, monsieur. Je n'y ai pas songé. — Vous auriez dû y songer. Rien ne vous autorise à venir ici, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas été assassiné ici ? Il ne vous est arrivé dans cette maison aucune mésaventure de ce genre ? — Aucune, monsieur. Mais je pensais que, dans un immeuble vieux et plein de boiserie creuses... — Ce n'est pas une excuse, interrompis-je en le regardant sévèrement. Je vous certifie que vous faites erreur en venant ici », ajoutai-je sur un ton d'amicale supériorité. Je fouillai dans ma poche, feignant de m'assurer si j'avais mes allumettes, puis, levant la tête, je le fixai de nouveau et repris : « Si j'étais à votre place, je n'attendrais pas

que le coq chante et je disparaîtrais tout de suite. » Il eut l'air très embarrassé. « Le fait est, monsieur..., commença-t-il. — Je disparaîtrais tout de suite, répétai-je, pour qu'il ne se méprît pas. — Le fait est, monsieur, que... ce n'est pas de ma faute... mais... je ne peux pas. — Comment ! Vous ne pouvez pas ? — Non, monsieur. »

Ivan TOURGUENIEV (1818-1883)

Fantômes

(trad. R. Hofmann, Le Livre de poche)

I

Je me retournais dans mon lit, n'arrivant pas à dormir.

« Que le diable emporte toutes ces sottises de tables tournantes !... Cela n'est bon qu'à vous détraquer les nerfs ! » me disais-je...

Peu à peu, le sommeil finit par me gagner...

Tout à coup, je crus entendre, dans ma chambre, un son faible et plaintif comme une corde que l'on pince.

Je soulevai la tête. La lune était basse dans le ciel, et me regardait droit dans les yeux. Sa lumière dessinait sur le parquet une raie blanche, tracée à la craie... Et de nouveau je perçus l'étrange bruit.

Je me dressai sur le coude. Une légère appréhension me faisait tressaillir. Quelques minutes passèrent. Un coq chanta au loin ; un autre lui répondit. Je reposai ma tête sur l'oreiller.

« Voilà où cela nous mène... À présent, J'ai des bourdonnements d'oreilles ! »

Je me rendormis presque immédiatement et fis un rêve singulier. J'étais couché dans mon lit et ne dormais pas, ne pouvant pas même fermer l'œil. Derechef, le son se fit entendre... je me retournai... Le

rayon de lune se soulevait doucement, se redressait, s'arrondissait par le haut... Une femme blanche, immobile et transparente comme la brume, se tenait devant moi.

« Qui es-tu ? » demandai-je avec effort.

Une voix semblable au chuchotis des feuilles :

« C'est moi... moi... moi..., je viens te chercher.

— Me chercher?... Qui es-tu donc ?

— Viens, la nuit, au coin de la forêt, sous le vieux chêne. J'y serai. »

Je voulus discerner les traits de la femme mystérieuse, mais un tremblement involontaire me parcourut tout entier et une bouffée d'air glacé me frappa au visage. Je n'étais plus couché, mais assis sur mon séant, et, à l'endroit où j'avais cru apercevoir la vision, il n'y avait plus qu'une longue raie de lumière blanche, projetée par la lune.

IV

Au début, je ne remarquai rien de particulier... Mais, en jetant un coup d'oeil, de côté, mon cœur se serra violemment : la forme blanche était là, immobile auprès du buisson, à moitié chemin entre le chêne et la forêt. Mes cheveux se hérissèrent légèrement mais je pris mon courage à deux mains et me dirigeai en avant.

C'était bien ma visiteuse nocturne. Quand je fus tout contre elle la lune brilla de nouveau. Il semblait que la vision eût été tissée d'une brume laiteuse et diaphane. A travers son visage, je distinguais une branche que le vent agitait faiblement. Seuls, ses yeux et sa chevelure formaient des taches noires, et une grosse bague d'or brillait à un doigt de ses deux mains jointes.

Je m'arrêtai et voulus parler, mais les sons s'étranglèrent dans ma gorge, bien que je n'éprouvasse plus de frayeur, à dire vrai. Ses yeux me fixaient; ils n'exprimaient ni joie ni tristesse, mais une sorte d'attention inerte. J'attendais qu'elle ouvrît la

bouche, mais elle me dévisageait toujours de son regard sans vie. J'eus peur de nouveau.

« Me voici ! » m'écriai-je enfin avec effort.

Le son de ma propre voix me parut singulièrement assourdi.

« Je t'aime, souffla la femme.

— Tu m'aimes ? répétais-je au comble de l'étonnement.

— Sois à moi, reprit-elle à voix basse.

— Être à toi?... Mais tu es un fantôme... Tu n'as même pas de corps... »

Un sentiment bizarre s'empara de moi.

« Qu'es-tu donc ? repris-je... Une fumée ? De l'air ? Une vapeur ?... Que je sois à toi ?... Dis-moi d'abord qui tu es. As-tu vécu sur la terre ? D'où viens-tu ?

— Sois à moi. Je ne te ferai point de mal. Dis-moi seulement deux mots : "Prends-moi"... »

Je la regardai... « Que dit-elle ? », me demandai-je...

« Que signifie tout cela ? Comment fera-t-elle pour me prendre ? Dois-je essayer ? »

« Soit, proférai-je à voix haute, si fort que j'en fus moi-même intrigué (l'on eût dit qu'une main mystérieuse m'avait poussé par-derrière)... Prends-moi ! »

À peine avais-je prononcé ces mots que la femme spectrale, tout son corps secoué par un rire intérieur, fit un mouvement brusque dans ma direction et ouvrit les bras... Je voulus m'écarter... Trop tard : j'étais déjà à elle. Ses bras m'enlacèrent, mon corps se détacha du sol et nous nous envolâmes doucement, lentement, au-dessus de l'herbe humide.

Guy DE MAUPASSANT (1850-1893)

La Morte

(Pléiade)

Le narrateur perd la femme qu'il a profondément aimée. Au bord du désespoir, fou de chagrin, il se rend au cimetière pour passer la nuit auprès d'elle.

Quand la nuit fut noire, très noire, je quittai mon refuge et me mis à marcher doucement, à pas lents, à pas sourds, sur cette terre pleine de morts. J'errai longtemps, longtemps, longtemps. Je ne la retrouvais pas. Les bras étendus, les yeux ouverts, heurtant des tombes avec mes mains, avec mes pieds, avec mes genoux, avec ma poitrine, avec ma tête elle-même, j'allais sans la trouver. Je touchais, je palpais comme un aveugle qui cherche sa route, je palpais des pierres, des croix, des grilles de fer, des couronnes de verre, des couronnes de fleurs fanées ! Je lisais les noms avec mes doigts, en les promenant sur les lettres. Quelle nuit ! quelle nuit ! Je ne la retrouvais pas !

Pas de lune ! Quelle nuit ! J'avais peur, une peur affreuse dans ces étroits sentiers, entre deux lignes de tombes ! Des tombes ! des tombes ! des tombes. Toujours des tombes ! À droite, à gauche, devant moi, autour de moi, partout, des tombes ! Je m'assis sur une d'elles, car je ne pouvais plus marcher tant mes genoux fléchissaient. J'entendais battre mon cœur ! Et j'entendais autre chose aussi ! Quoi ? un bruit confus innommable ! Était-ce dans ma tête affolée, dans la nuit impénétrable, ou sous la terre mystérieuse, sous la terre ensemencée de cadavres humains, ce bruit ? Je regardais autour de moi ! Combien de temps suis-je resté là ? Je ne sais pas. J'étais paralysé par la terreur, j'étais ivre d'épouvante, prêt à hurler, prêt à mourir. Et soudain il me sembla que la dalle de marbre sur

laquelle j'étais assis remuait. Certes, elle remuait, comme si on l'eût soulevée. D'un bond je me jetai sur le tombeau voisin, et je vis, oui, je vis la pierre que je venais de quitter se dresser toute droite ; et le mort apparut, un squelette nu qui, de son dos courbé, la rejetait. Je voyais, je voyais très bien, quoique la nuit fût profonde. Sur la croix je pus lire :

« Ici repose Jacques Olivant, décédé à l'âge de cinquante et un ans. Il aimait les siens, fut honnête et bon, et mourut dans la paix du Seigneur. »

Maintenant le mort aussi lisait les choses écrites sur son tombeau. Puis il ramassa une pierre dans le chemin, une petite pierre aiguë, et se mit à les gratter avec soin, ces choses. Il les effaça tout à fait, lentement, regardant de ses yeux vides la place où tout à l'heure elles étaient gravées ; et du bout de l'os qui avait été son index, il écrivit en lettres lumineuses comme ces lignes qu'on trace aux murs avec le bout d'une allumette :

« Ici repose Jacques Olivant, décédé à l'âge de cinquante et un ans. Il hâta par ses duretés la mort de son père dont il désirait hériter, il tortura sa femme, tourmenta ses enfants, trompa ses voisins, vola quand il le put et mourut misérable. »

Quand il eut achevé d'écrire, le mort immobile contempla son œuvre. Et je m'aperçus, en me retournant, que toutes les tombes étaient ouvertes, que tous les cadavres en étaient sortis, que tous avaient effacé les mensonges inscrits par les parents sur la pierre funéraire, pour y rétablir la vérité.

Et je voyais que tous avaient été les bourreaux de leurs proches, haineux, déshonnêtes, hypocrites, menteurs, fourbes, calomnieux, envieux, qu'ils avaient volé, trompé, accompli tous les actes honteux, tous les actes abominables, ces bons pères, ces épouses fidèles, ces fils dévoués, ces jeunes filles chastes, ces commerçants probes, ces hommes et ces femmes dits irréprochables.

Ils écrivait tous en même temps, sur le seuil de leur demeure éternelle, la cruelle, terrible et sainte vérité que tout le monde ignore ou feint d'ignorer sur la terre.

Je pensai *qu'elle* aussi avait dû la tracer sur sa tombe. Et sans peur maintenant, courant au milieu des cercueils entrouverts, au milieu des cadavres, au milieu des squelettes, j'allai vers elle, sûr que je la trouverais aussitôt.

Je la reconnus de loin, sans voir le visage enveloppé du suaire.

Et sur la croix de marbre où tout à l'heure j'avais lu :
« Elle aima, fut aimée, et mourut. »

J'aperçus :

«Étant sortie un jour pour tromper son amant, elle eut froid sous la pluie, et mourut. »

Il paraît qu'on me ramassa, inanimé, au jour levant, auprès d'une tombe.

Groupement de textes stylistique

Le portrait effrayant

OSCAR WILDE NOUS présente le fantôme sous un aspect traditionnel, et utilise le vocabulaire de la laideur effrayante pour le faire surgir dans l'imaginaire du lecteur. Dans la nouvelle, deux extraits peuvent être considérés comme des portraits de fantômes :

Juste devant lui, dans un pâle rayon de lune, se tenait un vieil homme d'aspect terrible. Ses yeux étaient aussi rouges que des charbons ardents. Ses cheveux longs lui tombaient sur les épaules en mèches entremêlées. Ses vêtements de coupe antique étaient souillés et déchirés ; à ses poignets et ses chevilles pendaient de pesants fers mangés de rouille.

Droit devant lui se dressait un horrible spectre, immobile telle une statue, aussi hideux que le cauchemar d'un fou ! Son crâne était chauve et poli, son visage rond gras et blanc ; un rire atroce semblait s'être figé à jamais sur ses traits grimaçants. Les yeux projetaient des rayons de lumière sanglante, la bouche était un large puits de feu, et un affreux vêtement, semblable au sien, drapait de ses plis neigeux sa silhouette de Titan. Sur sa poitrine, une pancarte portait des mots écrits en caractères archaïques, quelque attestation ignominieuse, semblait-il, quelque liste de péchés atroces, quelque

funeste éphéméride du crime et, dans sa main droite, il brandissait une large épée d'acier luisant.

Le portrait est utilisé pour caractériser un personnage plus ou moins important, on sera attentif au choix des adjectifs, aux expansions du nom, aux appositions et aux comparaisons qui permettent une évocation plus précise de la personne, que ce soit son visage, sa silhouette ou son attitude générale. Un portrait s'organise selon un ordre qui correspond à ce que le narrateur veut faire voir en premier et ce qu'il préfère garder dans l'ombre. Il peut ainsi commencer par l'aspect général (l'allure, les vêtements) pour finir sur une vision plus précise de son visage, ou faire le mouvement inverse (du détail à la vue d'ensemble). Le portrait permet de mieux comprendre les motivations d'un personnage car souvent son physique reflète ses intentions, ses sentiments et une partie de son caractère.

Le narrateur peut choisir de décrire le personnage alors qu'il est immobile, il s'agit alors d'un portrait statique ; ou bien il peut préférer le montrer en mouvement, c'est un portrait en actes.

Le plus souvent le portrait est précédé d'un verbe de perception (voir, apercevoir, regarder, observer, etc.) et suit le mouvement de l'œil. Il permet d'annoncer l'entrée d'un nouveau personnage mais l'auteur peut chercher aussi à provoquer certaines réactions chez son lecteur : la peur, le rire, la sympathie, etc.

Nous proposons ici des portraits de personnages fantastiques : fantôme, vampire, monstre aperçus ou inventés. Nous terminons par un autre texte de Wilde : un portrait peint qui possède une dimension fantastique, surnaturelle et effrayante.

Herbert George WELLS (1866-1946)

Douze histoires et un rêve (1903)

« L'histoire du fantôme inexpérimenté »
(trad. Jean Gattégno, Mercure de France)

Je lui tombai dessus dans le corridor. Il me tournait le dos et c'est moi qui le vis le premier. Tout de suite, je compris que c'était un revenant. Il était transparent et blanchâtre ; à travers son buste, j'apercevais le scintillement des vitres de la petite fenêtre. Outre son physique, son attitude aussi me persuada de sa faiblesse. Il avait l'air de quelqu'un qui ne sait absolument pas ce qu'il veut faire. Il promenait une main sur la boiserie et l'autre tremblotait devant sa bouche. Comme cela...

— Quelle sorte de physique avait-il ? demanda Sanderson.

— Maigre. Vous connaissez ce cou de jeune homme qui indique deux longues cannelures dans le dos, ici et ici... Et une petite tête mesquine, des cheveux recroquevillés et des oreilles plutôt difformes, de mauvaises épaules, plus étroites que les hanches, un col rabattu, un court veston de confection, des pantalons à genouillères et un peu effrangés aux talons. Voilà l'effet qu'il me fit.

Bram STOKER (1847-1912)

Dracula (1897)

(trad. Lucienne Molitor, Actes Sud,
collection Babel)

Oscar Wilde disait que Dracula était un des plus beaux romans de tous les temps. Le personnage-titre est un vampire, rendu célèbre par le cinéma, qui s'attaque à d'inno-

centes victimes dont il boit le sang. Au début du roman, Jonathan Harker est l'invité de Dracula, et prend peu à peu conscience que son hôte a un caractère étrange, presque cruel.

C'était, en vérité, la première occasion qui m'était donnée de pouvoir bien l'observer, et ses traits accentués me frappèrent.

Son nez aquilin lui donnait véritablement un profil d'aigle; il avait le front haut bombé, les cheveux rares aux tempes mais abondants sur le reste de la tête; les sourcils broussailleux se rejoignaient presque au-dessus du nez, et leurs poils, tant ils étaient longs et touffus, donnaient l'impression de boucler. La bouche, ou du moins ce que j'en voyais sous l'énorme moustache, avait une expression cruelle, et les dents, éclatantes de blancheur, étaient particulièrement pointues; elles avançaient au-dessus des lèvres dont le rouge vif annonçait une vitalité extraordinaire chez un homme de cet âge. Mais les oreilles étaient pâles, et vers le haut se terminaient en pointe; le menton, large, annonçait, lui aussi, de la force, et les joues, quoique creuses, étaient fermes. Une pâleur étonnante, voilà l'impression que me laissait ce visage.

J'avais bien remarqué, certes, le dos de ses mains qu'il tenait croisées sur ses genoux et, à la clarté du feu, elles m'avaient paru plutôt blanches et fines; mais maintenant que je les voyais de plus près, je constatai, au contraire, qu'elles étaient grossières: larges, avec des doigts courts et gros. Aussi étrange que cela puisse sembler, le milieu des paumes était couvert de poils. Toutefois les ongles étaient longs et fins, taillés en pointe. Quand le comte se pencha vers moi, à me toucher, je ne pus m'empêcher de frémir. Peut-être, son haleine sentait-elle mauvais; toujours est-il que mon cœur se souleva et qu'il me fut impossible de le cacher. Le comte, sans aucun doute, le remarqua, car il recula en souriant d'un sourire qui me parut de mauvais augure et qui me

laissa encore mieux voir ses dents proéminentes. Puis il alla reprendre place près de la cheminée.

Honoré DE BALZAC (1799-1850)

Le Chef-d'œuvre inconnu (1832)

(Folio classique n° 2577)

Au début de ce roman, un jeune homme « accablé de misère » se rend chez un peintre, Porbus. Redoutant l'accueil que lui fera l'artiste, il hésite à frapper à la porte. A ce moment, comme venant à son secours, surgit un personnage étrange.

Un vieillard vint à monter l'escalier. À la bizarrerie de son costume, à la magnificence de son rabat de dentelle, à la prépondérante sécurité de la démarche, le jeune homme devina dans ce personnage ou le protecteur ou l'ami du peintre. Il se recula sur le palier pour lui faire place, et l'examina curieusement, espérant trouver en lui la bonne nature d'un artiste ou le caractère serviable des gens qui aiment les arts; mais il aperçut quelque chose de diabolique dans cette figure, et surtout ce *je ne sais quoi* qui affriande les artistes. Imaginez un front chauve, bombé, proéminent, retombant en saillie sur un petit nez écrasé, retroussé du bout comme celui de Rabelais ou de Socrate; une bouche rieuse et ridée, un menton court, fièrement relevé, garni d'une barbe grise taillée en pointe, des yeux vert de mer ternis en apparence par l'âge, mais qui, par le contraste du blanc nacré dans lequel flot-tait la prunelle, devaient parfois jeter des regards magnétiques au fort de la colère ou de l'enthousiasme. Le visage était d'ailleurs singulièrement flétri par les fatigues de l'âge, et plus encore par ces pensées qui creusent également l'âme et le corps. Les yeux n'avaient plus de cils, et à peine voyait-on

quelques traces de sourcils au-dessus de leurs arcades saillantes. Mettez cette tête sur un corps fluet et débile, entourez-la d'une dentelle étincelante de blancheur et travaillée comme une truelle à poisson, jetez sur le pourpoint noir du vieillard une lourde chaîne d'or, et vous aurez une image imparfaite de ce personnage auquel le jour faible de l'escalier prêtait encore une couleur fantastique. Vous eussiez dit d'une toile de Rembrandt marchant silencieusement et sans cadre dans la noire atmosphère que s'est appropriée ce grand peintre.

Mary SHELLEY (1797-1851)

Frankenstein ou Le Prométhée moderne (1817)

(trad. Paul Couturiau, Folio plus n° 29)

Victor Frankenstein, passionné de chimie et de physique, découvre le moyen d'animer la matière. Il décide de réaliser un « être de taille gigantesque ». Après avoir rassemblé tous les éléments nécessaires, il assiste au réveil du monstre dont le visage a été immortalisé, au cinéma, par l'acteur Boris Karloff.

Ce fut par une nuit lugubre de novembre que je contemplai l'accomplissement de mon œuvre. Je rassemblai autour de moi avec une anxiété proche de l'agonie les instruments de vie afin d'en infuser une étincelle à la chose inerte qui reposait à mes pieds. Il était déjà une heure du matin ; une pluie morne battait les vitres et ma chandelle presque consumée dispensait une lueur vacillante grâce à laquelle je vis s'ouvrir l'œil jaune et terne de la créature : elle respirait avec peine et un mouvement convulsif agitait son corps.

Comment pourrais-je décrire mes émotions devant cette catastrophe, devant le malheureux que je m'étais employé à former au prix d'efforts et de soins

infinis? Ses membres étaient bien proportionnés et j'avais choisi ses traits en raison de leur beauté. Leur beauté, Grand Dieu ! Sa peau jaune couvrirait à peine l'assemblage des muscles et des artères; ses cheveux étaient d'un noir de jais, sa chevelure abondante ; ses dents d'une blancheur nacrée. Hélas, ces merveilles accentuaient l'horrible contraste qu'offraient ses yeux aqueux — presque de la même couleur que les orbites sombres dans lesquelles ils étaient incrustés ainsi que son teint hâlé et ses lèvres droites et noires. [...]

C'est alors que dans la lumière pâle de la lune tamisée par les persiennes, je contemplai le pauvre hère — le misérable monstre — que j'avais créé. Il avait soulevé le rideau de mon lit et ses yeux, s'il est permis de parler d'yeux, étaient fixés sur moi. Ses mâchoires s'ouvrirent et il proféra des sons inarticulés tandis qu'un rictus déformait ses joues. Peut-être parla-t-il, mais je ne l'entendis pas. Il avait avancé une main, sans doute pour me retenir, mais je m'étais déjà enfui et je dévalais les escaliers. Je me réfugiai dans la cour de ma maison et j'y restai jusqu'au matin, faisant les cent pas, en proie à l'agitation la plus vive. J'écoutais de tout mon être, redoutant au moindre son de voir s'avancer le cadavre démoniaque auquel j'avais si misérablement donné la vie.

Oh ! nul mortel n'aurait supporté la vue de ses traits. Une momie réanimée n'aurait pas été aussi hideuse que ce monstre. Je l'avais escompté alors qu'il était encore inachevé; il était laid, c'est vrai, mais ses muscles et ses articulations ayant acquis la faculté de se mouvoir, il était devenu une créature telle que Dante lui-même n'en aurait pu concevoir.

Oscar WILDE (1854-1900)

Le Portrait de Dorian Gray (1891)

(trad. Jean Gattégno, Folio classique n° 2360)

Dorian Gray est un jeune homme d'une extraordinaire beauté. Un peintre immortalise sa jeunesse et sa grâce sur un magnifique portrait. Face à ce chef-d'œuvre, le jeune homme prend conscience qu'il va vieillir et perdre son éclat. Il accepte alors de donner son âme en échange d'une éternelle beauté; seul son portrait vieillira. Il mène une vie de plaisir, ne freine aucune de ses pulsions même quand elles sont criminelles. Son visage ne s'altère pas, mais le portrait s'enlaidit, comme s'il était le reflet de l'âme de Dorian. Un jour, pris de remords, il décide de faire face au portrait pour enfin changer de vie et laver son âme.

Il entra sans faire de bruit, fermant la porte à clef derrière lui comme à l'accoutumée, et retira la tenture pourpre accrochée au portrait. Un cri de douleur et d'indignation jaillit de ses lèvres. Il ne voyait aucun changement, si ce n'est dans les yeux un regard rusé, et autour de la bouche les rides sinueuses de l'hypocrisie. La chose était toujours répugnante — et même, s'il était possible, plus répugnante qu'auparavant — et la rosée écarlate qui tachait la main paraissait plus brillante, et ressemblait davantage à du sang fraîchement versé. Un frisson le saisit alors. Son unique bonne action n'était-elle due qu'à la seule vanité? Ou bien au désir d'éprouver une sensation nouvelle, comme l'avait suggéré Lord Henry en éclatant de son rire railleur? Ou encore à ce désir passionné de jouer un rôle qui nous fait parfois réaliser des choses plus belles que nous ne le sommes nous-mêmes? Ou peut-être à tout cela à la fois? Et pourquoi la tache rouge était-elle plus grande qu'autrefois? Telle une terrible maladie, elle semblait avoir complètement recouvert les doigts ridés. Il y avait du sang sur les

pieds du portrait, comme si la chose avait laissé goûter du sang, du sang même sur la main qui n'avait pas tenu le couteau. Un aveu? Cela voulait-il dire qu'un aveu lui était demandé? Fallait-il se livrer et être mis à mort? Il se mit à rire. Il sentait que l'idée était monstrueuse.

[...]

Il saisit le couteau et le planta dans la toile. Un cri se fit entendre, puis le bruit d'une chute. Le cri exprimait une souffrance si épouvantable que les domestiques se réveillèrent, pleins d'effroi, et sortirent sans bruit de leur chambre. Deux messieurs, dehors, qui passaient sur la place, s'immobilisèrent, et levèrent les yeux vers la grande maison. Ils poursuivirent leur chemin jusqu'à ce qu'ils rencontrassent un agent de police, et le ramenèrent avec eux. Ce dernier appuya plusieurs fois sur la sonnette, mais il n'y eut pas de réponse. À l'exception d'une lumière à l'une des fenêtres du dernier étage, la maison était dans l'obscurité la plus complète. Au bout d'un certain temps, il s'éloigna, s'arrêta sous un porche voisin, et attendit.

Lorsqu'ils entrèrent, ils découvrirent, accroché au mur, un superbe portrait de leur maître tel qu'ils l'avaient vu pour la dernière fois, dans toute la splendeur de sa jeunesse et de sa beauté exquises. Étendu sur le plancher, gisait un homme mort, en habit de soirée, un couteau planté dans le cœur. Il était ridé, sa peau était desséchée et son visage repoussant. Ce n'est que lorsqu'ils eurent examiné ses bagues qu'ils le reconnurent.

Henri BOSCO (1888-1976)

L'Enfant et la rivière (1953)

(Folio n° 679)

Le jeune Pascalet a transgressé l'interdit posé par son père : «Je te défends de courir du côté de la rivière. » Il profite de l'absence de ses parents pour partir à la découverte de ce lieu magique et dangereux. Il rencontre un bohémien, Gatzo, qu'il libère de ses liens. Ils vivent tous les deux au bord de l'eau, et un jour Gatzo remarque des traces de griffes. Ils imaginent alors qu'un monstre n'est pas loin.

— Gatzo, cette bête est un monstre.

Une fois revenus dans notre barque, nous en discutâmes longtemps. Le monstre prit corps. On lui fit des pattes, une queue terrible. Pourquoi une queue ? je ne sais. Peut-être à cause des lions, des tigres... Car c'était forcément un carnassier.

— Pourtant, Gatzo, on n'a pas vu briller ses yeux.

— Il les fermait, mon pauvre Pascalet. Il les fermait tout bonnement pour nous faire une ruse.

— Tu crois, Gatzo ? demandai-je, alléché par cette trouvaille admirable.

Et Gatzo, d'un ton protecteur :

— Pascalet, ces animaux-là, c'est pourri de malice. J'en étais ému et ravi de bonheur.

On discuta longtemps encore pour établir plus clairement la nature, la race et le nom de la bête. On ne voulait ni du chien, ni du loup. Du moment qu'on tenait un vrai monstre, on n'allait pas le troquer sottement contre ces animaux connus de tout le monde. Comme on n'arrivait pas à l'identifier, Gatzo eut une idée qui m'émerveilla :

— C'est un Racal, affirma-t-il. On l'appellera un Racal. Il y a du Racal dans le pays. Tu as vu un Racal... Rien de plus simple...

... Rien, en effet, n'était plus simple. Cette bête était un Racal, et même un énorme Racal, de la taille

d'un âne ; un Racal dangereux, par conséquent ; et de plus un Racal errant, un solitaire, un de ces Racals susceptibles, qu'un rien irrite et qui fonce sur vous d'un bond prodigieux, le bond bien connu du Racal, qui dépasse le bond du tigre ; et ce Racal évidemment devait ravager cette lande, où ne vivait pas une bête, où ne poussait pas une plante. Car le Racal hante la solitude, règne sur le désert et, quand il prend de l'âge, il devient d'une telle férocité que même le taureau de combat et le buffle prennent la fuite devant lui. On ne chasse pas le Racal ; car la chair du Racal est dure comme cuir ; et le Racal blessé est un adversaire terrible. Le Racal n'errant que la nuit, on le connaît mal. D'ailleurs, dans nos pays, le Racal devient rare. Bientôt il n'en restera plus. Nous avons vu probablement l'un des derniers Racals de notre époque. Et nous en restions pantelants de plaisir et d'effroi...

Pistes de travail

Comparez ces différents textes. Parmi ces portraits, lesquels vous font frémir, lesquels vous font sourire ? Pourquoi ?

Organisez des exposés sur les monstres de la mythologie grecque : le Cyclope, la Méduse, les Harpies, les Sirènes, le Minotaure, la Chimère, le Sphinx, Argus, Cerbère, le dragon qui protège la Toison d'or.

Pour vous aider, vous pouvez lire *V Odyssee* d'Homère et *Les Métamorphoses* d'Ovide.

Lectures possibles sur les fantômes ou les monstres

Robert Louis STEVENSON, *L'Etrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, 1886 (thème du double maléfique).

Stephen KING, *Simetierre*, 1985 (revenant meurtrier).

Guy de MAUPASSANT, *Le Horla*, 1887.

Théophile GAUTIER, *La Morte amoureuse*, 1836.

Jacques CAZOTTE, *Le Diable amoureux*, 1772.

Villiers DE L'ISLE-ADAM, *Contes cruels*, 1883.

Chronologie

Oscar Wilde et son temps

1.

Enfance et formation d'un esthète

Oscar Wilde est né le 16 octobre 1854 à Dublin. Ses parents ont tous deux des personnalités fortes et pétries de créativité. Son père, médecin et chirurgien qui jouit d'une réputation internationale, se passionne pour l'archéologie et publie une biographie de Jonathan Swift. Sa mère, plus excentrique, n'hésite pas à s'engager dans la défense de la cause irlandaise face à l'Angleterre. Digne héritière d'une famille qui compte parmi ses membres le révérend Charles Maturin, auteur d'un célèbre roman, *Melmoth ou l'homme errant* (1820), elle prend la plume avec fougue et écrit des poèmes engagés qu'elle signe sous le pseudonyme de Speranza. Son goût de l'extravagance, de l'éloquence et des bons mots a sans nul doute fortement marqué son fils.

Oscar Wilde mène une enfance paisible avec son frère et sa sœur, il se passionne pour les romans historiques et se montre très soucieux de son

apparence. Son habillement le distingue déjà des autres, il aime porter des chemises pourpres ou lilas. On peut penser qu'il s'est inspiré de l'enfant qu'il était pour faire le portrait du prince de son conte de fées «Le jeune roi». Dès son enfance, il «montrait des signes de cette étrange passion pour la beauté qui était destinée à avoir une si grande influence sur sa vie. Son entourage [...] évoquait souvent le cri de plaisir qui lui échappa lorsqu'il vit le vêtement délicat et les riches bijoux préparés pour lui ».

Brillant élève, il excelle en latin et en grec, il quitte le Portora Royal School en 1871 avec les honneurs et poursuit ses études au Trinity Collège à Dublin, où il commence à affirmer son goût pour la beauté qui dirigera ensuite toute sa vie.

Grâce à une bourse, obtenue facilement, il gagne Magdalen Collège, l'un des collèges les plus réputés de l'université d'Oxford, en Angleterre. Il y développe son excentricité, cultive une apparence raffinée et originale et pense à faire carrière dans les lettres : « *Je serai poète, écrivain, dramaturge. D'une façon ou d'une autre, je serai célèbre, quitte à avoir mauvaise réputation.* » Profondément influencé et séduit par l'enseignement de ses professeurs d'histoire de l'art, Walter Pater et John Ruskin, il prend pleinement conscience de la place de l'art et de la recherche du beau dans une vie.

Il découvre l'Italie et la Grèce dont la culture l'émerveille ; toute sa vie, il a reconnu son fort attachement aux arts de l'Antiquité et à la somptuosité de la Renaissance. Il publie ses premiers poèmes et reçoit pour l'un d'eux, «Ravenne», le Newdigate Prize. Il a alors vingt-quatre ans.

Grand lecteur, il s'intéresse beaucoup à la littéra-

ture française. Lors de sa venue à Paris, il fréquentera les écrivains les plus en vue.

- 1856 Flaubert, *Madame Bovary* : procès pour immoralité.
Hugo, *Les Contemplations*.
- 1857 Baudelaire, *Les Fleurs du mal* : procès pour immoralité.
- 1862 Baudelaire, *Petits poèmes en prose*.
Flaubert, *Salammô*.
Hugo, *Les Misérables*.
- 1866 Verlaine, *Poèmes saturniens*.
- 1874 Barbey d'Aurevilly, *Les Diaboliques*.
- 1876 Mallarmé, *L'Après-Midi d'un faune*.
Zola, *L'Assommoir*.
- 1876 La reine Victoria (règne 1837-1901) proclamée impératrice des Indes.
- 1886-1914 Les forces politiques anglaises sont très divisées sur la question de l'indépendance de l'Irlande. Le premier «Home Rule» (autonomie interne) irlandais est rejeté par le Parlement britannique en 1886.

2.

Le dandy et l'écrivain

1. *Un homme en vue*

Oscar Wilde fréquente la société londonienne, sa manière d'être le rend vite célèbre dans les milieux artistiques et aristocratiques. Comme sa mère, il aime l'excès, le paradoxe et le goût de la provocation. Lors des nombreux dîners auxquels il participe,

il brille par ses talents de conteur, amuse par son humour caustique et son don de la formule. Ses aphorismes font mouche, par des petites phrases bien frappées, il dicte des vérités ou des contre-vérités sur les femmes, le mariage, le plaisir, la beauté, etc.

Affichant sans scrupule un certain snobisme, et un mépris de la vie courante, il se promène vêtu de tenues voyantes — il aime par exemple porter des vêtements de la mode Renaissance —, il porte les cheveux longs et un chrysanthème à la boutonnière. Il s'amuse aussi en s'inventant des pseudonymes où son goût pour l'Italie est visible, comme par exemple Basil Giorgione. Oscar Wilde s'est véritablement fabriqué un personnage, sa personnalité fait beaucoup parler : les uns, surtout les jeunes dandys, l'admirent, d'autres, fidèles aux mœurs de la société victorienne, le critiquent et n'approuvent pas son esprit, trop éloigné de la morale bien-pensante.

2. Les États-Unis et Paris

À la fin de l'année 1881, devenu le chef de file des théoriciens de «l'art pour l'art», il se rend en Amérique pour « donner une série de conférences sur le mouvement artistique moderne en Angleterre » où il présente la peinture des préraphaélites (Burne Jones et Rossetti) qu'il admire tant. C'est à cette occasion qu'il donne sa définition de l'esthétisme : « *L'esthétisme est une quête des signes de la beauté. C'est une science du beau permettant de chercher la correspondance entre les arts. C'est, plus exactement, la quête du secret de la vie.* »

Après un riche voyage de la Nouvelle-Angleterre à

la Californie, Oscar Wilde découvre Paris où il fréquente les écrivains de l'époque (Zola, Hugo, Verlaine, Nodier) et le monde du spectacle, il rencontre notamment l'actrice Sarah Bernhardt.

Sa première pièce de théâtre, *Véra*, est enfin montée à New York mais le succès attendu n'est pas au rendez-vous. Il continue à donner des conférences et à publier des poèmes.

3. La carrière littéraire

En 1883, il se marie avec Constance Lloyd qui lui donne deux fils, Cyril et Vyvyan. Il se fait journaliste, devient rédacteur en chef du magazine *The Woman's World* où il défend la cause féminine et écrit de nombreuses chroniques; il s'essaie aussi à la nouvelle et publie *Le Fantôme de Canterville* dans une revue avant de l'associer à trois autres pour constituer un recueil.

En 1891, son seul roman, *Le Portrait de Dorian Gray*, connaît un retentissement immense, tant sont nombreux et véhéments les admirateurs et les censeurs qui lui reprochent sa trop grande immoralité. Il revient à Paris, est reçu par Mallarmé et se lie avec Pierre Louÿs et André Gide avec qui il noue une forte amitié.

Il écrit alors des pièces de théâtre qui vont renouveler le genre théâtral anglais de cette fin de siècle. Ses comédies portent un regard ironique et caustique sur la société traditionnelle anglaise : *L'Eventail de Lady Windermere*, *Une femme sans importance*, *Un mari idéal*, *L'Importance d'être constant*.

Il compose également une pièce sur un thème décadent très en vogue à l'époque, *Salomé*, dont la

première représentation est donnée à Paris en 1896 avec Sarah Bernhardt dans le rôle-titre.

1884 Huysmans, *A Rebours*.
1887 Mallarmé, *Poésies*.

3.

L'affaire Oscar Wilde

Oscar Wilde mène une vie fastueuse, dépensière et affiche sans gêne son goût pour les hommes. Il rencontre Lord Alfred Douglas en 1891, et va connaître avec ce jeune homme une relation passionnée. Mais le père, le marquis de Queensberry, voit d'un très mauvais œil cette liaison et menace publiquement Oscar Wilde. Ce dernier, en dépit des conseils de ses proches qui lui rappellent que l'homosexualité est punie par la loi, se défend en intentant un procès. L'affaire s'envenime, le marquis accuse l'écrivain esthète de pervertir son fils. Après trois procès, la condamnation tombe : Oscar Wilde est condamné, le 27 mai 1895, à deux ans de travaux forcés pour indécence. Il est envoyé à la prison de Pentonville, de Wandsworth, puis de Reading, au sud de l'Angleterre. Wilde, amaigri et affaibli par la dysenterie, souffre d'insomnie, et s'enferme peu à peu dans la mélancolie et le mutisme. Pendant son incarcération, il écrit une longue lettre à Alfred Douglas, qui paraît en 1898, sous le titre *De Profundis*.

4.

La délivrance et les dernières années

Le 19 mai 1897, il est enfin libre et retrouve instantanément son goût pour la conversation. Il n'a pas trop changé, il a toujours sa taille imposante et sa démarche chaloupée. L'amie qui le reçoit à sa sortie de prison constate qu'il a la « *dignité d'un roi entrant d'exil* ». Il porte les cheveux ondulés, égayé sa veste d'une fleur à la boutonnière et tient sa cigarette avec élégance. Il s'installe en France, à Dieppe. Il lui est néanmoins difficile de reconstruire sa vie, ces deux années laissent une empreinte indélébile même s'il essaie de se montrer optimiste : « *Les deux longues années de silence tinrent mon âme en lisière. Tout reviendra, j'en suis certain, et alors tout ira bien.* » Il songe à nouveau à écrire, et envoie une longue lettre au *Daily Chronicle*, journal anglais, sur les enfants emprisonnés puis travaille à ce qui sera sa dernière œuvre, *La Ballade de la geôle de Reading*, long poème qui évoque la vie en prison.

Il voyage à Naples où il retrouve Alfred Douglas et rencontre d'importantes difficultés d'argent. Il apprend avec plaisir que la première édition de *La Ballade* se vend bien et est saluée comme un événement littéraire en Angleterre. Malgré cet encouragement, Oscar Wilde n'écrit plus : « *Je peux écrire mais j'ai perdu la joie de le faire.* » Il s'installe à Paris en février 1898 et rencontre le commandant Esterhazy, véritable coupable dans l'affaire Dreyfus qui secoue la France à l'époque. Ses anciens amis l'évitent, il vit misérablement, ne cessant de demander de l'argent

à tous ceux qu'il connaît. Son état de santé devient préoccupant. Suite à une otite aiguë, il subit une opération de l'oreille, qui s'infecte et dégénère en méningite. Il meurt le 30 novembre 1900. Il eut droit à un « *enterrement de sixième classe* » et fut modestement inhumé au cimetière de Bagneux. Ses restes furent transportés au cimetière du Père-Lachaise en 1909, quatre vers de *La Ballade* accompagnent son souvenir :

Et des larmes étrangères empliront pour lui
L'urne brisée de la pitié ;
Ce sont des réprouvés qui viendront pleurer,
Et les réprouvés toujours pleurent.

1897 Gide, *Les Nourritures terrestres*.

1898 L'affaire Dreyfus.
Zola, *J'accuse*.

1901 Mort de la reine Victoria.

5.

Les petites phrases de Wilde

Sans extravagance, il n'y a pas d'amour, et sans
Amour il n'y a pas de compréhension. »

*

« Pour ma part, je crois que ce qu'il y a de plus
exquis dans la lecture, c'est le plaisir d'oublier. »

*

« Une mode est simplement une forme de laideur
si insupportable que nous sommes contraints d'en
changer tous les six mois. »

« On devrait vivre comme si la mort n'existait pas
et mourir comme si l'on n'avait jamais vécu. »

« Quand un homme commet quelque sottise
incompréhensible, c'est toujours sous la dictée des
plus nobles motifs. »

*

« Les folies sont les seules choses qu'on ne
regrette jamais. »

*

« Les hommes se marient par fatigue, les femmes
par curiosité : tous sont déçus. »

« Quand nous sommes heureux, nous sommes
toujours bons, mais quand nous sommes bons nous
ne sommes pas toujours heureux. »

« Le seul moyen de se délivrer de la tentation,
c'est d'y céder. »

Indications bibliographiques

Odon VALLET, *L'Affaire Oscar Wilde*, Folio
n° 2982.

Richard ELLMANN, *Wilde*, Gallimard.

Éléments pour une fiche de lecture

Regarder le tableau

- Observez les couleurs du fond du tableau, notamment le coin supérieur droit, là où la peinture semble tourbillonner. Selon vous, pourquoi le peintre a-t-il donné cet effet? Est-ce un mur, une porte, un monde parallèle d'où vient le fantôme?
- Décrivez la position des corps des deux personnages. Que va-t-il se passer? Imaginez la suite des événements.
- Dans «Du tableau au texte», Valérie Lagier nous explique que le tableau représente une femme qui voit apparaître devant elle le spectre de son mari. Imaginez un autre scénario entre les deux personnages.
- On distingue à peine les traits de la jeune femme rousse. Selon vous, quelle est l'expression de son visage : la peur, le désir, la tristesse, la joie?
- Faites une recherche sur Emma Florence Harrison. Que pensez-vous de ses autres tableaux? Quelle ambiance développe-t-elle dans son œuvre?

Intrigue

- Quel phénomène météorologique se produit-il lors de l'arrivée de la famille Otis à Canterville Chase? Qu'annonce-t-il?
- Quelle est la première énigme pour les Otis? Comment réagissent-ils? Ont-ils peur?
- Comment se passe la première rencontre entre le fantôme et M. Otis? Pourquoi est-ce drôle?
- Quand a lieu la seconde apparition? Pourquoi est-ce un échec pour le fantôme?
- Pourquoi M. Otis peut-il écrire à lord Canterville que le fantôme a disparu?
- Que demande le fantôme à Virginia? Pourquoi a-t-il besoin de son aide?
- Comment comprenez-vous la vieille prophétie écrite sur le bord de la fenêtre de la bibliothèque?
- Comment réagissent les Otis en constatant la disparition de leur fille?
- Comment réapparaît Virginia? Quelle nouvelle apporte-t-elle? Que tient-elle dans ses mains?
- Pourquoi M. Otis ne veut-il pas accepter le coffret offert?
- Comment se finit cette histoire? À votre avis, que s'est-il passé entre Virginia et le fantôme?

Cadre spatio-temporel

- À quelle époque se situe l'histoire? Quels éléments vous permettent-ils de la dater?
- Décrivez le plus précisément possible Canterville Chase.

- Que se passe-t-il la nuit du 17 août à minuit?
- Combien de temps dure l'histoire? Relevez les compléments circonstanciels de temps.
- Comment est évoqué le Jardin de la Mort?

Les personnages

- Qui est l'acheteur de Canterville Chase? Quelles sont ses convictions?
- Qu'est-ce qui distingue, dès le début du conte, les Anglais et les Américains?

La famille Otis

- Faites le portrait de chacun des membres de cette famille.
- Que pensez-vous des prénoms donnés aux enfants? En quoi sont-ils un signe de patriotisme?
- Montrez que Virginia est différente. Pourrait-elle appartenir à un conte de fées? Pourquoi?
- Relevez tous les tours des jumeaux pour faire fuir le fantôme.

Le fantôme

- Qui est le fantôme? Quelle est son histoire?
- Depuis quand apparaît-il? À quelle occasion?
- Relevez toutes ses apparences. Le trouvez-vous effrayant? Qu'en pense la famille Otis?
- Comment se déplace-t-il à travers la maison?
- Racontez la «brillante carrière ininterrompue de trois cents ans» du fantôme. Quels sont ses exploits? Faites un inventaire précis.

- Relevez tous les rôles qu'il sait incarner pour effrayer les habitants du manoir.
- Montrez que ce fantôme est à la fois acteur et metteur en scène.
- Pourquoi se sent-il insulté par la réaction des Otis lorsqu'il leur apparaît enchaîné? Comment prépare-t-il sa vengeance?
- Pourquoi en veut-il particulièrement à Washington Otis? Comment veut-il le punir?
- À quelle occasion a-t-il peur? Montrez que c'est le monde à l'envers.
- Montrez que le fantôme change ses habitudes.
- Pourquoi le fantôme devient-il dépressif? Qu'est-ce qu'il ne supporte pas?
- Montrez que ce fantôme est humain et attachant. Le lecteur n'a-t-il pas un peu pitié de lui?
- Qui lui vient en aide?
- Que découvre-t-on sur les conditions de sa mort?
- Comment retrouve-t-il la paix?

Vocabulaire

- Cherchez les synonymes de «fantôme». Essayez de souligner les nuances de chaque terme.
- Sous forme de tableau, relevez le vocabulaire de la laideur et de la peur associé au fantôme et celui de la pureté et de la confiance associé à Virginia.

Écriture

- Vous venez d'acquérir un manoir que les habitants de la région disent hanté. Racontez comment vous parvenez à faire fuir le fantôme en le dissuadant de ne jamais revenir.

- Choisissez une créature fantastique (vampire, zombie, mort-vivant, diable, etc.) et à la manière d'Oscar Wilde, faites-en une parodie qui devra faire sourire et non provoquer l'angoisse du lecteur.